



LE CHIEN VERT

Guy SEMBIC



CONTES YUGCIBIENS

PETIT SF NOIR NOIR

Il était une fois un tout petit enfant qui détenait entre ses doigts un pouvoir extraordinaire...

D'une simple pression de deux doigts de sa main serrant un caillou de la taille d'un œuf d'oiseau, l'enfant activait un feu dont l'énergie était aussi puissante qu'un essaim d'étoiles explosant au centre d'une galaxie...

Mais le cœur et l'esprit de l'enfant étaient partagés entre le désespoir le plus noir et l'espérance la plus belle. Et comme la marée montante ou le printemps qui revient, l'espérance ne cessait de grandir après avoir tant de fois reflué jusqu'à ne plus devenir qu'un mirage lointain. Alors l'enfant qui connaissait son pouvoir ne pressait jamais le caillou entre ses doigts... Mais ce qu'il dut un jour voir, et même ce qu'il croyait ne jamais voir et qu'il vit ; ce qu'il sut alors du monde des hommes fit de son regard lucide tour à tour tragique ou heureux, un regard désespéré, vidé de tout retour d'espérance, comme le regard d'un chien qui, après avoir tant aimé ses maîtres, ne peut croire en leur ignominie et s'y résout dans un cri d'agonie, le cri déchirant de l'innocence blessée et trahie.



Et c'est ainsi que l'enfant, fermant les yeux, pressa le petit caillou entre ses doigts...

Une nouvelle région inconnue, noire, vide et froide de l'espace apparut alors sur les cartes du ciel déjà bien trouées...

D'autres enfants auraient-ils eu le même pouvoir, pour que les cartes du ciel soient plus trouées que des écumoires ?

PETIT SF QUI NE PLAIRA PAS AUX ECRIVAINS ET AUX INTELLECTUELS...

Un drôle de petit avion noir apparut dans le ciel tout bleu, un matin d'été, au dessus du plus grand salon du livre du monde.

On ne va pas refaire Hiroshima...

Les hommes ne moururent pas et le Grand Salon du Livre connut un franc succès.

Toutefois, en fin de journée, alors que personne ne se souvenait du passage silencieux de ce drôle de petit avion noir, l'on s'étonna de l'aspect de certains livres dont la couverture ne comportait plus de titre ni de nom d'auteur.

Il plut. Mais ce n'était plus la pluie qui était tombée jusqu'à lors. Cette pluie étrange ne mouillait pas, elle tombait sur le Grand Salon, elle était bien eau, elle ruisselait même, mais elle était aussi poussière que la poussière des chemins.

Il y eut de la nostalgie dans l'air, sur les visages, sur les robes des femmes, dans les rires des



enfants devant les images des livres, des livres qui n'avaient plus de mots...

Mais ce n'était pas la nostalgie d'un temps révolu. C'était la nostalgie d'un futur très éloigné qu'aucun auteur de Science Fiction n'eût pu inventer.

Philippe Sollers, l'une des plus grandes figures littéraires du temps où se donnaient dans le monde ces salons internationaux du livre, avait, entouré de journalistes et de photographes, de toute une « cour » d'artistes et de professionnels du spectacle dans le coin le plus lumineux du salon, là où se pressent autour du « kiosque sacré » les postulants à l'autographe... un visage blême, un regard de pierre, des mains de verre. Il voulut dire : « Mais ce livre n'a plus que des pages blanches ! » Mais il ne dit rien. Ses lèvres remuèrent comme s'il parlait mais aucun son articulé ne sortit de sa bouche hormis un gargouillement, un couinement de souris... ou de rat, et quelques borborygmes.

Il en était également ainsi des personnages qui entouraient Philippe Sollers, et même des quelques badauds qui feuilletaient, épouvantés et incrédules, tous ces livres désormais vierges de toute ligne imprimée, avec leurs pages blanches... Seules subsistaient les illustrations et les photographies ou les dessins sur les couvertures ou dans les pages. Plus un seul mot imprimé !

Les conversations animées, bruyantes ou croisées entre journalistes présents au Grand



Salon, ou entre les nombreuses personnes réparties dans les diverses pièces autour du vaste hall d'accueil lors de conférences et débats thématiques, s'étaient toutes diluées dans une étrange symphonie vocale de sons de gorge, de raclements et de petits cris graves ou aigus.

Un grand Livre d'Or à couverture capitonnée invitait les gens à s'exprimer, disposé sur un pupitre assez haut en bois massif et de belle facture style fin 19^{ème} siècle, à proximité du kiosque des autographes où se tenait une charmante hôtesse d'accueil très bien habillée, souriante, au visage ravissant et n'ayant pas comme nombre de ses congénères de bien d'autres espaces d'accueil, cette « bouche en anus de pigeon peinturlurée de jus de cerise ». La jeune femme, au moment même où Philippe Sollers esquissait un mouvement de lèvres en tournant les premières pages d'un livre, eut elle aussi un borborygme mais à peine audible cependant.

Et l'un des badauds, une dame d'un certain âge, d'assez forte corpulence, coiffée d'un immense chapeau architecturé en jardin suspendu au dessus de balcons superposés en cercles concentriques, tenant en laisse un petit chien blanc empanaché de rouge, se saisit d'un stylo et inscrivit quelques mots dans le Livre d'Or. A mesure qu'elle écrivait, les mots s'effaçaient ; elle appuya nerveusement sur le crayon qui raya la feuille après avoir l'avoir tracée de bleu, et le trait même disparut... La brave dame manqua de



s'évanouir d'autant plus que tout autour d'elle, l'on n'entendait plus rien de cohérent, des gens s'agitaient en tous sens et le visage de plus en plus blême de Philippe Sollers semblait augurer qu'un malaise allait le terrasser.

D'autres personnes tournant autour du kiosque avec les livres qu'elles avaient acheté, tentaient de se renseigner, souhaitant visiblement rencontrer l'auteur du livre choisi, mais les questions ne pouvaient plus désormais être comprises puisqu'elles s'arrêtaient au bord des lèvres ainsi que les réponses de l'hôtesse.

Un monsieur d'âge mûr, grisonnant et au visage carré de certitudes, qu'une grande sacoche en cuir et à boucle dorée, portée en bandoulière, renforçait encore dans une apparence de retraité confortable sans doute cultivé et surinformé, retournait avec componction d'un geste grave du pouce, la couverture de l'un des livres qu'il avait achetés. Il semblait peu ému par la grâce et la gentillesse de l'hôtesse, à laquelle il n'accordait pas même un regard. Il fronça des sourcils blancs et épais, sa moustache à la Jacques Lanzmann frémit, deux rides sinueuses et creusées labourèrent son front proéminent et d'un mouvement brusque de sa main libre, il chassa une mouche qui « loopingait » avec impertinence au dessus de son crâne à demi dégarni. Déjà venu au kiosque pour recueillir deux autographes dont l'un de Philippe Sollers, il s'aperçut avec stupeur que la signature accompagnée de quelques mots, de chacun des



deux auteurs, n'apparaissait plus sur ses livres. Du coup, très décontenancé, et n'ayant pas encore soulevé les premières pages vierges et blanches des livres achetés, l'édifice de ses certitudes vacilla sur ses fondations tel un immeuble cossu du 16^{ème} arrondissement de Paris qu'un séisme de forte magnitude provoqué par les effets secondaires d'une explosion atomique à la limite de la stratosphère, aurait déstabilisé.

Les moins surpris par ces étranges disparitions de texte et de toute expression écrite en général, quoi qu'il en soit de même pour le langage articulé, étaient ces jeunes gens aux allures de voyou chic, coiffés de casquettes de marlou ou de rappeur, arborant sur leurs biceps des tatouages ésotériques, piercingués aux narines et aux lèvres, ferraillés aux poignets et aux chevilles, qui eux, avaient écumé tous les stands de bandes dessinées. Ces livres là, avec leurs images évocatrices, dépouillés de texte, entraient de la sorte dans un nouveau monde de communication visuelle et sensitive qui ne semblait pas étranger à ces jeunes gens.

Au stand des nouvelles technologies de communication, des gens d'âges divers qui, eux, ne s'intéressaient que très superficiellement aux livres et aux débats, toujours à ce moment même où Philippe Sollers blêmit et où les pages des livres devinrent blanches, s'étaient connectés sur internet et visitaient des sites. Très rapidement, les textes sur les écrans perdirent leur lisibilité



alors qu'images et photos conservaient leur netteté.

Un vent de panique souffla sur le Grand Salon, les auteurs, organisateurs, journalistes, photographes et participants ainsi que les nombreuses personnes venues de la ville et des alentours mais aussi de toute la région et de partout dans le monde, se dispersèrent en tous sens, s'agitèrent, s'interpellèrent en émettant des sons de voix discordants, en une cacophonie de cris, de hurlements parfois et de toutes sortes de modulations vocales qui n'avaient plus rien de commun avec un langage articulé.

Les très nombreux livres de tous formats qui attiraient l'attention des acheteurs avec leurs couvertures illustrées ou non, leur titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur en caractères bien distincts, étaient désormais inexpressifs, tels d'inutiles monuments de papier et de carton, destinés peut être à un usage purement décoratif pour ceux d'entre eux qui comportaient des illustrations.

Cependant, alors que rien ne le laissait prévoir tant l'évènement paraissait étrange et surnaturel, les gens se regardèrent les uns les autres et parurent soudain échanger entre eux des informations, des impressions et des émotions d'une manière tout à fait naturelle et spontanée – comme s'ils étaient devenus des animaux ou des insectes formant une communauté organisée – et dès lors, d'un bout à l'autre du Grand Salon, le tumulte et la cacophonie cessèrent. En l'absence



de langage articulé et sans aucune information écrite qui aurait pu servir de support à la communication, les gens se sentirent reliés entre eux dans un espace relationnel tout à fait nouveau dont la caractéristique essentielle résidait dans le fait que chacun en émettant ses ondes ou par la « chimie » de son être, se libérait de cet enfermement en lequel il percevait jadis l'autre selon une connaissance dominée par la pensée dans le langage parlé ou écrit si fortement dépendant de son propre ressenti et de ses repères culturels.

Par cette « chimie » de la communication qui s'élaborait par le regard, l'expression du visage, des modulations de la voix, de gestes et des comportements, et qui permettait de tout se transmettre, les choses de la nécessité et du besoin comme celles de l'esprit et du cœur, la connaissance et l'information, l'expérience et le savoir faire, il s'avéra que l'écrit et la parole n'étaient plus nécessaires pour que l'on puisse communiquer.

C'est tout cela que les gens ressentirent peu de temps après le début de l'évènement.

Très curieusement les seules personnes qui s'agitaient encore dans le tumulte et la cacophonie et qui semblaient donc les plus perturbées, étaient précisément les auteurs des livres, les écrivains, les critiques littéraires, les journalistes et d'une manière générale toutes les personnes exerçant leur activité professionnelle dans les milieux intellectuels.



Bien au-delà du Grand Salon, dans toute la ville, tout le pays et dans le monde entier disparurent ce jour là l'écrit et la parole. Mais la vie changea, la violence régressa. L'on n'apprit plus aux enfants à lire et à écrire puisqu'il n'y avait plus rien à lire ni à écrire. La connaissance, la technologie, le savoir faire, la civilisation, la transmission, l'information, tout cela ne fut pas affecté par la disparition de l'écrit et de la parole. Les gens utilisèrent une plus grande partie des capacités de leur cerveau, et notamment la faculté de mémoriser un nombre impressionnant d'informations puisqu'ils ne pouvaient désormais s'appuyer sur des supports écrits qui leur eût servi de béquilles.

Toutefois, durant le temps des dernières générations d'humains nés avant l'évènement, ayant appris à parler et pouvant donc comprendre le langage articulé, tout ce qui avait été enregistré sur des supports audibles put cependant être écouté.

Ainsi s'écoutèrent en se congratulant de borborygmes et de petits cris graves ou aigus, les écrivains, les romanciers et les intellectuels, avant de disparaître peu à peu les uns les autres sans avoir de successeurs en leur genre.

L'EXIL SANS SOLITUDE

Nous devons nous embarquer dans un gros avion –Mais était-ce réellement un avion ?
–Pour un pays mystérieux et lointain –Mais quel



pays ? –De la Terre ou d’ailleurs ? –D’au-delà de l’univers connu ?

Nous marchions en rangs serrés, mes compagnons et moi-même au milieu d’une foule de personnages étranges qui ne semblaient être d’aucun pays particulier, d’aucune origine proche ou lointaine. Tous ces gens s’exprimaient entre eux dans des langages qui étaient comme des cris d’oiseaux aux modulations et aux tonalités aussi diverses que les musiques des pays de la Terre.

Je ne connaissais ni les compagnons qui faisaient partie de mon groupe et en la présence des quels je me sentais en grande convivialité, ni les autres personnages si nombreux de la foule avançant en rangs serrés comme des prisonniers enchaînés mais sans gardiens et sans entraves.

Au bout de plusieurs jours de marche sous un soleil éclatant et un ciel d’un bleu absolu dans un paysage immense à l’horizon indéfini, sans arbres, sans maisons, sans rivières mais qui n’était cependant pas un désert, nous parvîmes dans une cité inanimée et silencieuse, vidée de la totalité de ses habitants ; et là nous fûmes parqués à même le sol. S’il y avait des gardiens pour nous diriger, nous accompagner et organiser notre étrange transfert vers une destination inconnue, nous ne vîmes jamais ces personnages ni aux côtés de nos rangs ni devant nous ni derrière ni nulle part. Nous savions seulement que nous devons monter dans un gros avion.



Sur la plus grande place de la cité, aussi vaste qu'une dizaine de terrains de sport réunis, nous fûmes séparés en divers groupes. J'eus l'immense satisfaction de me retrouver avec les mêmes compagnons de marche depuis le premier de ces jours si bleus. Nous formions alors un groupe d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants et, sans que nous pûmes savoir ce que devinrent les autres gens de l'immense foule... D'exilés ou d'émigrants... Nous fûmes dirigés vers un aérodrome dont le sol était en terre battue. Mais c'est à peine si deux ou trois petits « coucous » datant d'une époque « antédiluvienne », jonchaient tels de pesants insectes métalliques couchés sur le ventre, une piste imprécise en grande partie effacée dans une poussière couleur de brique.

Il y avait là, tout près de l'aérodrome, un bâtiment de poste, reconnaissable à son signe identificateur : un oiseau bleu sur une bande jaune au dessus de la porte d'entrée et des fenêtres à barreaux.

Nous étions tous, chacun d'entre nous, munis d'une longue lettre manuscrite qui sans doute devait être destinée à nos familles, mais aucun de nous ne se souvenait avoir lui-même écrit de lettre.

Alors que je dépliais ma lettre afin de la lire, un énorme chat tigré, surgi de nulle part, se précipita vers moi, s'enroula autour de mes jambes et se mit à miauler longuement, me tenant ainsi une conversation qui me paraissait



émouvante, comme si une vie entière m'était racontée, criée, scandée, hachée par une respiration irrégulière, un chagrin étouffé ou une espérance folle d'enfant perdu au milieu d'étrangers indifférents. Ce plantureux et volumineux minou ne cessait de quérir des « mamours » et des caresses que, dans un premier temps j'étais disposé à prodiguer mais qui très vite me mirent dans un grand embarras car nous approchions inexorablement du bureau de poste dont la porte déjà s'ouvrait.

Les premiers d'entre nous parvenus devant la porte ouverte s'engouffrèrent en hâte et se serrèrent près d'un long comptoir, ménageant ainsi un espace pour ceux qui suivaient derrière. Je fus le dernier à pénétrer et aussitôt refermai la porte afin que le gros chat ne me suive pas. Mais l'animal gratta le bas de la porte et miaula longuement.

C'est alors que l'un de mes compagnons inconnus m'interpella avec les mots de la langue que je parlais : « Laisse le donc entrer, prend le avec toi, il représente peut-être quelqu'un que, dans une vie passée, tu as beaucoup aimé et qui te reconnaît ».

J'entrouvris donc la porte et le chat se précipita vers moi puis se coucha devant mes pieds.

L'employé du bureau de poste rassembla les lettres ; un grondement dont on ne savait s'il venait du ciel ou de la terre fit trembler les vitres, s'amplifia tel un roulement de séisme de forte magnitude, et parut comme un astre



métallique au long fuselage gris lumineux constellé de cercles de verre ce gros avion surgit du milieu du ciel. Et l'avion amorçant sa descente ouvrit sur chacun de ses flancs une porte par laquelle tomba une échelle très large de grosse corde. Enfin l'avion s'immobilisa à quelques mètres au dessus du sol et l'extrémité de l'échelle toucha le sable rouge.

Nous fûmes vingt humains et un animal à pénétrer dans l'avion. Aucun membre d'équipage ne nous accueillit et nous prîmes place, assis à même le plancher métallique, sans bagages puisque nous n'en avions pas depuis notre départ, mais sans la moindre peur ou inquiétude en face d'un avenir dont nous n'avions pas idée, unis les uns aux autres en une étrange et intense relation, tels des fœtus reliés entre eux dans le même ventre maternel.

Le gros chat tigré ne miaulait plus, il s'était endormi entre mes jambes et semblait ronronner de tous ses rêves de félin dont les plus anciens bruissaient de toutes ces voix d'une femme que je reconnus enfin.

L'avion prit de la hauteur, se noya dans le ciel océan, nous ne revîmes jamais ces paysages sans arbres, sans maisons et sans rivières à la terre couleur de brique, ni ce ciel d'un bleu absolu, ni l'éclat de ce soleil qui ne nous avait pas aveuglé, ni aucune cité ni aucun être de ce monde dont nous ne savions si nous le quittions ou non...

Alors commença un exil sans solitude.



PETIT SF DE POLITIC FICTION

La Gauche et la Droite croulèrent dans les ruines fumantes et sanglantes des cités convulsées dont la plupart des édifices éventrés ou aux façades découpées en aiguilles n'abritaient plus en de rares recoins, cavités ou couloirs, que des êtres faméliques vêtus de hardes, de petits groupes d'enfants à demi nus ou des vieillards crasseux se battant pour le contenu d'une poubelle.

Il n'y avait plus d'hôtel des impôts, d'école, d'hôpital ni même d'hypermarché et les gens dans les rues jonchées de débris, parcourues par des hordes de « zappeurs » armés de pioches, de chaînes et de scies, tiraient des caddies dont les roulettes bloquées crissaient sur le macadam.

Au beau milieu de ce chaos post apocalyptique, subsistait encore, mal protégé par des barricades de véhicules enchevêtrés, de fûts, d'appareils ménagers, de postes de télévision et d'ordinateurs vomis des gueules béantes d'une hydre citadine, le quartier des Ilotiers qu'au début des « Grands Evènements », les Libertaires et les Besancenotes avaient pris d'assaut.

Mais les assoiffés, les baiseurs de mêmes, les trouduks à machette, les parias, les haut-le – goulot, les mordus de la sniffie, les égorgeurs, les violeurs ou même les hypocrites à petit budget, les otetoidelaquej'm'ymette, les pauvres que



s'ils étaient riches ils t'en feraient encore plus chier que les riches qui te sucent le croupion jusqu'à l'os, firent capoter le Super Plan Autogéré des Libertaires et des Besancenotes avec le concours crapuleux d'une flicaille à la solde des Grandes Maffias Scélérates Autorisées qui elles, saupoudraient les petits budgets avec de la came et du fric crasseux, écarquillaient les carreaux des branchés, des pèquenots et des rompucracus avec des flash pornos sur écrans de portables. Et les carreaux se voilaient d'un brouillard jaune d'or, la rétine zébrée d'éclairs blancs...

Alors les Libertaires et les Besancenotes furent balayés par les Nazzisculpules dont le chef borgne au bandeau noir et à la main de fer, El Pénis Mayor, imposa sur les cités moribondes un régime sec aux pruneaux de gros calibre, aux exécutions sommaires, aux camps de regroupement de populations suspectes dans les zones arides du Grand Hexagone à moitié incendié. Dans ces camps furent exterminés dans des « fours solaires » des dizaines de milliers de gens, tous déclarés par les Autorités Nazzisculpulaires de « viande contaminée ».

Il se leva tout de même au plus profond et au plus noir de ce chaos général en des lieux sinon protégés du moins isolés des ruines fumantes et sanglantes, des édifices éventrés, des plages polluées, de la montée des eaux sur les côtes du Grand Hexagone, et de toutes les cités moribondes, un Grand Renouveau incarné par



des politicards centralisateurs de pouvoirs qui balayèrent pour un temps indéterminé ces bandes de Nazzisculpules et les rois de la Pègre Planétaire, en instituant un régime qui, lui, n'était pas nouveau puisque déjà expérimenté sous une république de nababs ayant capoté dans une mondialisation économique et financière.

La Présidente Générale de la Nouvelle République était tout simplement « Madame la Présidente – Mairesse – Sénateuse – Députée – Curée »... Entourée de ses Sbiresses et de ses Mulâtresses sapées de court ferrillées piercinguées aux chevilles au nombril aux narines aux yeux et aux oreilles.

Et toute cette intelligensia féminine bariolée tigrée bikinisée fit du Grand Trésor de la Pègre Planétaire la manne officielle et les sermons des curés le « sénatus – consule » régisseur de la Loi Nouvelle et des atermoiements anticipateurs de chaos universel.

OBSERVATION DUN REPORTER EXTRATERRESTRE EN VISITE DANS NOTRE BEAU PAYS DE FRANCE

Lorsque l'un de mes prédécesseurs, rayolazeriste pour le compte de Spatiofiguéral, dans un article sur un pays de la Terre, la France, évoquait pour nos lecteurs de la Confédération des Planètes Unies, le monde des intellectuels, des journalistes, des diffuseurs de nouvelles et du rayonnement des personnages



les plus connus de l'époque du second empire et de la 3^{ème} république, il nous informait alors que ce pays, la France, était peuplé d'environ 32 millions d'habitants, mais qu'une immense majorité de gens n'ayant ni accès à l'information autre que celle qui était créée sur la place publique ni à l'éducation ni à l'expression écrite, n'avait aucune idée de cette existence que menaient les artistes, les écrivains et tous ces personnages « bien en cour » dans les milieux assez fermés et quasi inaccessibles au commun des mortels ayant pu quelque peu s'élever au dessus de sa condition d'origine.

Aussi la proportion des « esprits éclairés » par rapport à l'ensemble de la population était-elle très réduite et ne pouvait-elle qu'avoir un impact dérisoire dans l'évolution d'une société.

Le regard que je porte aujourd'hui sur ce pays de la Terre qui compte plus de 60 millions d'habitants dans les premières années du 3^{ème} millénaire de ce monde, ne m'incite cependant pas à me risquer en des comparaisons qui ne me semblent pas significatives de l'évolution d'une civilisation.

Je constate seulement que dans ces années là, les gens savent tous ou presque lire et écrire, que la vie et l'œuvre des personnages les plus connus des milieux littéraires et artistiques est commentée sur la place publique, filmée, photographiée, colportée ; que la télévision, les téléphones portables, internet, des millions de livres, de revues ou journaux sont non seulement



des supports d'information, de connaissance ou de communication mais aussi des moyens de se divertir, de vivre son temps.

Les « esprits éclairés » seraient donc plus nombreux, proportionnellement, par rapport à l'ensemble de la population, mais sans doute « fondus dans la masse », et bien que certains de ces personnages fassent la une des journaux, des émissions de télévision et les « grosses têtes » des palais des sports, de zéniths et autres structures géantes accueillant des milliers de gens, il reste à prouver que de tels « esprits éclairés » mais par quel éclairage, puissent contribuer d'une manière ou d'une autre à l'évolution d'une société.

Certes, artistes et écrivains, romanciers et intellectuels sont bien plus nombreux dans la France du 3^{ème} millénaire qu'au temps de Napoléon III et de la 3^{ème} république, mais que représente une production aussi diversifiée et surtout aussi indigeste quant à sa qualité réelle, aussi immense, consommable et jetable, dans ce qui semble être aujourd'hui une déliquescence des liens relationnels, une émergence vacillante de quelques repères de plus en plus incertains et dont on se demande si l'existence même, telle que les générations passées s'y sont référées ou tels que le monde présent en perpétue le cours chaotique, a encore toute sa raison d'être.

L'esprit humain ne me semble pas, selon ce que j'ai pu constater, suffisamment évolué pour que d'une manière significative et



généralisée à l'ensemble de la planète, les gens puissent vivre et communiquer entre eux, s'organiser en communautés, envisager un avenir à long terme, perfectionner leur technologie et acquérir des connaissances plus étendues, en se situant dans un environnement qui ne serait plus dépendant de ces repères traditionnels ou nouveaux.

ARTHUR ET CATHERINE

Elle se savait très belle et se régalaient de son visage, debout devant la glace de la salle de bains, humant ses intimités habillées de ses états d'âme, passées de sa déchirure à ses doigts... Sur ses cheveux, sur ses épaules nues, sur la trace humide de sa joie imprimée sur la glace, elle se gavait de ce qu'elle ressentait du plus intime de son regard. Elle aurait voulu violer son regard, entrer dans son visage, jouir au plus profond de son âme et vibrer comme les ailes d'une mouche posée sur une goutte de sang. Elle s'évanouit, de ce raid d'elle-même d'une violence inouïe... Il était là, il la soulevait, l'aidait à s'asseoir. Il était son frère adoré, moche comme un pou, avec des bajoues et des poches sous les yeux. Il ne bandait que dans les foulards et les écharpes mais sa sœur ne se ceignait jamais le cou ni les épaules d'une de ces flammes de soie qui le mettait en transes.

--« Qu'as-tu, Catherine ? »



--« Rien, Arthur ».

La mouche, lourde dans la moiteur de la salle de bains, battait la vitre.

--« Tu sens fort, Catherine ! »

--« Ah, tu trouves, Arthur ? Et si ça plaisait à la mouche ? »

Elle regarda son frère. Elle ne connaissait pas de garçon aussi laid que lui. Sa laideur l'émouvait, elle était très gentille avec son frère.

La mouche se posa sur sa main. Elle ne la chassa pas, perçut son cheminement léger, presque électrique, jusqu'à l'extrémité de son index. La mouche s'arrêta, puis, comme assouvie et détendue après une faim prédatrice, elle s'envola et se lova dans un pli sur une chemise de nuit suspendue à la poignée de la fenêtre.

Elle but le regard de son frère comme elle venait de boire, tout à l'heure, le regard de ce vieil homme voûté et sale rencontré sur le trottoir d'en face. Ce regard lui plut : il était ce regard qu'elle inventait de l'autre, ce regard qui ne pouvait que rêver d'elle... Et plus ils étaient moches, timides, secrets, ces garçons dont elle inventait un regard déçassé, fou de joie, plus elle désirait ce rêve de l'autre qu'elle imaginait assoiffé de son visage et qu'une laideur gluante confinait dans une solitude dont elle souhaitait respirer l'intimité.

Mais Arthur ne rêvait pas de sa sœur. Il l'aimait tout simplement. La bandaison ne venait que dans les flammes de soie, douces et délicates comme des visages de petites filles. Mais la



peau des visages de petites filles n'est pas une flamme de soie et Arthur le savait, le sentait jusqu'à la moelle de ses os lorsqu'il en caressait longuement les plis, l'étoffe, s'en pénétrait de cette « essence » dont il était si amoureux : l'essence d'une indéfinissable féminité.

Parce qu'elle inventait le regard d'Arthur, un regard rêvant d'elle, Catherine ne vivait que de ce regard inventé.

Parce qu'elle n'achetait jamais de foulard ou d'écharpe, Arthur se demandait bien, parfois, si le visage de sa sœur n'exploserait pas en lui de toute l'essence de cette indéfinissable féminité en flamme de soie nouée autour de son cou... Le jour où elle ferait cet achat dont il rêvait Les deux rêves se croiseraient alors, se toucheraient sans s'être déclarés l'un et l'autre.

PETIT CONTE SF BIDON

Deux cosmonautes, Rag, venu de Bêta 31 et Uli, venu d'Alpha 17, se rencontrent sur Gamma 101.

Rag :

Je viens de la planète des Génies.

Uli :

Comment ça, la planète des Génies ? Ce monde bleu dans le système solaire ? J'en viens moi aussi. Mais il n'y a pas que des génies sur Terra1. On y rencontre aussi les Trouduks.

Rag :

Oui, c'est exact, il y a aussi les Trouduks.



Uli :

Explique moi, alors !

Rag :

Sur Terra1, depuis la dernière « mondialisation » comme ils disent, les gens sont informés de tout ce qui se passe partout. Petits, beaucoup vont à l'école et plus grands, font des études. Alors, forcément, ils deviennent des génies.

Uli :

Cela en fait donc, des génies !

Rag :

Oui ! Ils sont des centaines de millions. Certains d'entre eux participent à des compétitions afin d'être différenciés, répertoriés et classés. D'autres renoncent aux compétitions mais n'en demeurent pas moins convaincus qu'ils sont les meilleurs dans leur genre. Et puis, il y a aussi sur Terra1 depuis la mondialisation, un Grand Marché des Génies. Car le génie se vend, s'achète, fait l'objet de transactions commerciales entre groupes très puissants de marchands formant des guildes et des réseaux concurrents qui se livrent entre eux des guerres féroces.

Uli :

A quoi ça sert alors d'être un génie si l'on est acheté, vendu et si ce sont ces puissantes guildes qui font valser les génies comme les scories d'un tourbillon d'éclats d'étoiles ?

Rag :

C'est simple : être un génie ça sert à ne pas être un Trouduk !

Uli :

Les Trouduks sont les autres gens que j'ai vus sur Terra1. Ceux-là n'ont pas réussi à l'école, habitent



dans des maisons à étages qui ressemblent à des poulaillers géants, n'intéressent les guildes de marchands que dans la mesure où ils peuvent produire de l'engrais en énormes quantités au prix de revient le plus bas possible pour que ça leur rapporte le plus gras de la soupe dont ils rentabilisent l'excédent en le recyclant dans d'autres soupes qu'ils sont seuls à bouffer.

Rag :

Sais-tu, Uli, que parmi ces Trouduks il y en a qui se prennent quand même pour des génies ?

Uli :

Oh, ça ne m'étonne pas ! Mais ceux-là, ils sont encore plus trouduks que les autres Trouduks !

Rag :

Et les vendeurs de génies font aussi du blé avec les Trouduks qui se prennent pour des génies et les innombrables génies méconnus. Ne les entends-tu pas, Uli ? Ils clament haut et fort, annoncent dans leurs pubs : « Génies méconnus, venez à moi, je vous référence sur le Marché des Génies ». Ainsi les Trouduks qui se prennent pour des génies se disent-ils : « Je n'ai pas réussi à l'école, je vis dans un poulailler à balcons mais j'ai des idées autant que les génies ! ». Nonobstant rondes oboles aux vendeurs de génies et longues files d'attente, Trouduks juchés sur le haut de leur cul et génies méconnus aspirent à la fortune et à la reconnaissance.

Conclusion :

C'est bien pareil partout : ils se castignent tous la gueule... Les Génies, les Trouduks, les marchands de la Guilde...

Rag et Uli, sur Gamma 101, ne se sont pas castagnés. Ils ont dialogué. Qu'en sera-t-il lorsqu'ils



se rencontreront sur Epsilon4, un monde plus désuni encore que Terra1, où la puissance des diviseurs-régneurs dépasse celle des marchands de la Guilde ? Gamma 101 est une planète du système Neutrina. Il n'y a pas d'êtres humains à sa surface. L'on ne se castagne pas la gueule sur une planète où ne règnent ni guilde de marchands ni une idée plus qu'une autre. Une planète vierge de génies et de trouduks. ... Ah, si ! Oh, pardon ! J'oubliais... Il y avait tout de même des êtres sur Gamma 101. Enfin, quelques uns ! Des évadés de Terra1. D'anciens Trouduks et Génies devenus des ----- +

LA MEUTE

Ce mercredi 4 mai 2005 au château de Cheverny en Sologne, à 17heures comme tous les autres jours d'ailleurs, c'était le moment du déjeuner pour les toutous de la grande meute... Il y avait bien là dans le chenil une cinquantaine d'animaux qui, de loin ou d'un regard d'ensemble, semblaient tous identiques. C'étaient des chiens courants de belle taille, de robes feu et neige sale. Rassemblés sur une terrasse pour la plupart d'entre eux, ou serrés les uns contre les autres sur les marches d'un escalier en face d'une grille pour les plus hardis de la meute, tous attendaient le « maître chien » qui allait ouvrir la grille. Dans la cour du chenil, bien alignés sur un même rang, les quartiers de viande avaient été



jetés, formant un énorme bourrelet de carcasses et de chairs déchirées.

Bien que les chiens parussent tous identiques, lorsqu'on les regardait chacun d'entre eux en particulier, leur tête, leur regard, leur expression et leur comportement différaient assez nettement les uns des autres.

Une telle meute, même aussi compacte et constituant une troupe disciplinée, n'était-elle pas en réalité une somme d'individualités qui, une fois isolées en des lieux ou des situations en les quelles elles eussent pu se singulariser, n'auraient plus alors été l'un de ces éléments ordonnés d'une meute gouvernée ?

Ce désir de nourriture, exacerbé par les aboiements, les gesticulations et une tension générale parvenue à son paroxysme, ne semblait pas toutefois ressentie par les spectateurs avec l'acuité dont on se serait attendu. Sans doute parce qu'une chape d'autorité, de conditionnement et d'encadrement par les maîtres chiens pesait sur la meute de tout son poids.

D'ailleurs, lorsque le maître chien et son assistant ouvrirent la grille de la cour, les animaux se précipitèrent, non pas tout de suite sur la nourriture tant désirée, mais devant le maître chien, tels des chanteurs de brousse pour une chorale en pleine jungle.

En l'occurrence, le fouet du maître chien faisait office de bâton de chef d'orchestre.



En ces instants de tension extrême, s'élevaient des clameurs que l'on eut pu prendre pour des chants de guerriers. Mais l'ordre attendu n'ayant encore point été donné, la meute ainsi tenue en respect se dressait tout entière telle une cohorte de soldats en armes prête à l'assaut.

Enfin le maître chien d'un mouvement de bras à peine perceptible, puis s'écartant de sa position stratégique, donna le signal de la curée...

Aussitôt cessèrent les aboiements et, en un ballet agencé et cadencé, mais tournoyant, ponctué de grognements et de claquements de mâchoires, les bêtes se saisirent chacune d'une pièce de viande ou d'une carcasse.

Je me demandais si chaque bête parviendrait à s'emparer d'un morceau et apaiserait sa faim. Mais j'observais le maître chien qui évoluait, attentif au moindre incident, au beau milieu de la meute. Alors je vis bien que chaque chien avait pris part au festin et que nul ne demeurait à l'écart ou exclu, dépourvu de nourriture.

De cet énorme bourrelet de carcasses et de pièces de viande déchirées, en quelques instants il ne resta plus rien au sol. Pas même les os puisque ceux-ci furent broyés entre les puissantes mâchoires.

Ceux qui avaient pris les morceaux avec les os les plus volumineux furent les derniers des retardataires à rejoindre le gros de la meute déjà léchant chaque centimètre carré de la cour ou buvant goulûment au bassin alimenté par un puissant jet d'eau jailli d'un gros tuyau.



Une odeur animale de poil mouillé, d'humeurs fortes et de peau tannée régnait autour du chenil. Les bêtes rassasiées se léchaient entre elles et parfois se montraient les dents, se mordaient au museau ; une altercation bruyante survenait dans un face à face entre deux fauves... Mais l'emprise du maître chien sur l'ensemble de la meute et sur les plus querelleux en particulier, tempérerait la dureté du rapport de communication.

Les uns après les autres, les spectateurs, agglutinés devant la grande grille extérieure durant le repas de la meute, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les allées du parc... Il n'y avait plus rien à voir.

TROUSSALET HECTORION

Il s'appelait Troussalet... Troussalet Hectorion pour être plus précis...

Il demeurait à Sainte Ursule les Engelures, hameau de quelque cinq cent âmes sur le plateau de Chibrac à 1300 mètres d'altitude, en Alfrancie méridionale... A Sainte Ursule les Engelures il n'y avait ni ADSL, ni WI FI ni Multimédia. Ni même de « bas débit » puisque pas de Web du tout.

Un vieux car tout crapi tout vermoulu de capot et de pare choc, assurait trois fois dans la semaine la liaison avec la grande ville du pays de Chibrac située à 70 kilomètres, Mandoline.



Troussalet Hectorion ne se déplaçant qu'en vélo, décida, un 29 février, de traverser le plateau gelé pour se rendre à Mandoline, à la Grande Poste.

Dans l'une des sacoches de son vélo « à la papa », il avait inséré, enveloppé de papier journal, son manuscrit dactylographié, de trois cent pages environ : « Les Sentiers de l'Espoir »... Une œuvre plus ou moins autobiographique truffée de philosophie sentimentale et de quelques fantasmes. Une rencontre, une séparation, un drame... tel était en gros, le thème du roman.

Troussalet Hectorion s'était dit qu'il trouverait bien à la Grande Poste de Mandoline, l'emballage prêt à poster qui conviendrait pour l'envoi de son manuscrit aux Editions Gallinacet, de Panamo...

Nous étions en l'an de grâce 2027 mais, à Sainte Ursule les Engelures l'on eut cru le calendrier en retard de quelques générations.

Sur sa Remington à la Hemingway, Troussalet Hectorion « balzaquait de première » selon son sentiment, sur ces « Sentiers de l'Espoir » gentiment désuets. Et de nobles et grandes espérances s'alanguissaient dans des voyages au bout de la nuit déchirés par les voix imaginaires d'affreux contradicteurs supposés...

Cependant les grandes espérances reprenaient de l'élan lorsqu'apparaissait dans son ravissant imperméable de star littéraire, avec un visage offert et des lèvres entrouvertes, la Responsable en Chef du Comité de Lecture de la célèbre maison d'édition Gallinacet... Mais bien sûr, la jeune femme très chic n'était dans la réalité de la nuit hivernale inachevée, qu'une écharpe de brume, longue, visagée et cintrée, se balançant dans un ciel encore tout de noir vêtu...



A Sainte Ursule les Engelures, on y gèle, on y gèle, en février... On y gèle de l'âme et de la braguette lorsqu'on se nomme Troussalet Hectorion, qu'on rêve des feux de Gallinacet et qu'on maudit tous ces pedzouilles, ces fumistes et ces illusionnistes chevronnés qui eux, décrochent les prix, font des tirages et passent à la Télé chez Laumennoir samedi soir...

Désuets, les « Sentiers de l'Espoir » ? C'est ce qu'on va voir !

Il a tout de même pris un conseiller littéraire, le Troussalet ! Un conseiller littéraire patenté et référencé qui lui balarguait en haut et à gauche de ses feuilles A4, au dessus des marges emplies de cinglantes rougeurs... du « cher Hectorion » !

Même son porion, du lundi matin au vendredi soir, dans les galeries vitrées de la Mine des Réalités, à l'heure de la pause, y croyait aux « Sentiers de l'Espoir »...

« Eh, Hectorion, t'en es à quel chapitre ? »

Attention ! L'Hectorion, il va peut-être la décrocher, sa sélection par le Comité de Lecture de Gallinacet ! Eh, dame ! Par les temps qui courent, depuis qu'on a fêté le centenaire de 14/18, qu'on exhume les vieilles machines à écrire, et qu'on dit qu'il y a trop de monde et de merde sur le Web, on publie moins en ligne paraît-il ! Et un manuscrit expédié dans un emballage postal, en 2027, c'est pas encore redevenu aussi courant qu'au temps de la « possibilité d'une île » en 2005 !

Oui mais... Seulement voilà :

L'Août tire à sa fin, le plateau est brûlant, et Gallinacet n'a pas répondu !



« Vous m'avez bien niqué la tête , Sentiers de l'Espoir », se coucha Troussalet... Hectorion pour être plus précis... Au premier soir de septembre les volets clos et le drap autour du cou...

LE TELETETE

Dimanche matin, 19 février 2006... Mon site a 10 mois. Dix mois, l'âge des couches culottes grand format pour « placards » bien consistants...

Dans les premiers mois, au printemps dernier, en ces jours d'avril qui caracolaient contre la nuit essoufflée, et plus tard dans le mai flamboyant puis juin aux barbecues grésillants de brochettes, j'avais encore de ces nourritures ne générant qu'innocentes purées.

Et oui ! L'on s'alimente d'inspiration et d'idées, l'on défèque d'écriture...

Ma nounou disait à ma maman : « je viens de le changer, et il a fait de nouveau ! ». A dix mois, dame, ça devient bien « placardant » !

Il faudrait en faire une télé réalité. Diviser le temps en octets, en milli octets, et sur le dos d'une puce d'octet, dans un milli confetti de télé réalité, y formater purées et « placards »... Jusqu'au détèlement de la télé et la réduction en poussière de silex de ces virgules de purée et ronds de « placards »...

En ce dimanche matin de février, dans l'attente des visages de mes très chères cousines adorées, je ne sais pourquoi, je rêve d'une mariée en noir, très jeune, dans une robe à rubans et volants, presque une chrysalide, transparente mais néanmoins d'une



discretion absolue...voilant même à l'imaginaire tout ce que l'intérieur de la chrysalide suscite d'émotion souveraine...

J'en suis tout constipé dans ma couche grand format, assis sur mon site. J'en renierais mes tripes et pour un temps indéterminé, au lieu de déféquer de l'écriture ou de la « lucidité tragique », j'en pisserais d'une joie vivante qui n'aurait plus de mots pour éclabousser, plaire ou surprendre ou indifférer ou excréter...

Sur France Culture, à ce moment là, la mariée était en noir... Et trente ans plus tôt, je l'avais, en blanc sans manches et sans volants, tracée, tracée à la folie... la mariée !

Mon papé le dimanche matin, m'amenait voir le « Télétété », dans la vitrine du petit bazar en face du ciné. Je n'avais déjà plus l'âge alors, des longues stations sur le « pot », en ces années de la Reconstruction, des combats de l'abbé Pierre pour les mal logés, et de la grande peur atomique où l'on ne mettait pas encore aux petits enfants les « toffies » pesantes et cuisantes de ces « années Twist jeunes femmes sveltes chic et court coiffées à la Mireille Mathieu » qui allaient suivre en scoubidou et Ula Hop.

Mon papé, dans des boîtes de fer Blédina, cultivait des asticots blanc et crème et s'organisait le dimanche après midi, des récrés ruisseau canne à pêche assis sur son pliant. Ma mamy censurait le pèlerinage du « Télétété »... car ce « Télétété » disait-elle, me donnait de mauvaises idées. Mais avec papé, on allait quand même voir le « Télétété ». Dans les télérealités, on petit déjeune piqueur mordeur suceur couleur, le frigo ouvert, le pieu en



bataille, le gosse qui roule sa couche en boule et le lavabo qui glougloute...

Quand on a des sous, qu'on s'est très plu à deux, et qu'on se fout de tout pourvu qu'il y ait d'la tune, le noir ou le blanc de la mariée dans ses taffetas s'offre un voyage en limousine de la mairie à la salle des fêtes en passant par l'église et le parc du château.

Ma cousine Marie Françoise est belle à ravir, Sud Ouest titre « le virus était dans le canard », mon site a dix mois et février 2006 se fait la malle à coups de vent hurlant... Je referais bien un « Grand Hôtel du Merdier »... Mais, bon ! Les Gallinacés et les Bourricots ne font pas bon ménage dans un poulailler squatté de biques et de lapins nains...

Je prêtais à ce « Télétété », d'étranges et imaginaires vertus. Il trônait sur une étagère, au milieu de bibelots, pots de couleur, stylos et pipes, n'était pas à vendre, sorte de mascotte d'une origine inidentifiable, d'une tête métallique et carrée préfigurant celle des « goldoraks » des gosses de la génération Sida Game Boy...

Haut comme une grande poupée de foire, articulé de manchons à rallonge, de ressorts spiralés et arborant un buste tank, il me semblait machine à communiquer avec son visage écran et ses yeux fenêtres reliés à des ondes invisibles porteuses de messages...

Le fait qu'il n'était pas à vendre me fascinait au plus haut point... J'imaginai un « papé milliardaire » couvrant le comptoir du bazar, de longs fafiots de dix mille, les yeux plantés dans l'émoi du commerçant... qui, doucement et dans un silence accablant de condescendance, repoussait les fafiots...



Dès lors, ce « Télétété » me mangeait la tête, devenait l'avenir du monde... Un projecteur de rêves, de mots et d'images, bien plus magique encore que la « machine à ciné » qui me racontait en dessins qui bougent, au plafond, l'histoire de la « Belle et la Bête », que mon père me passait, lorsque, la poitrine serrée de cataplasmes, une émotion souveraine m'étreignait l'esprit et le ventre à la vue de cette Belle si belle s'approchant de la Bête si peu bête le miroir retourné...

Assis sur mon site, « placardé » dans mes couches, le « moineau de mon âme » un peu raide et huileux au bout du bec, j'ai sous les yeux par un désordre débordant d'une table chargée de papiers, ma dernière analyse de sang : 1,53 de LDL alors que je ne devrais guère dépasser vu mon « profil », 1,38 ! Il me faudra donc « dégraisser », sans doute, sans doute...

Mais, au dessus du grand rideau d'arbres aux branches grises capillaires évoquant un immense réseau de fils enchevêtrés, dans ce ciel de février chargé de bourrasques, électrique et sans oiseaux migrants, je ressusciterais bien le « Télétété »... Redessiné sur l'un des carreaux de la fenêtre ! Il n'est pas à vendre, ce « Télétété ».

LA PAQUE DES CHRETINS

A Manikéa festoyaient à la Pâque les Chrétins en famille autour du Grand Œuf Géant en chocolat.



Et, du grand œuf pété, se répandaient sur la nappe Bohons et Mohovés, petits santons en sucre coloré que l'on allait croquer, qu'ils fussent Bohons ou Mohovés...

L'on s'était crêpé le tempérament pour décider si le Grand Œuf Géant serait en chocolat noir ou en chocolat au lait, s'il y aurait plus de Bohons que de Mohovés ou l'inverse.

Enfin l'œuf était là, sur la table, et Asturpion, de sa trentaine en CDI chez Titeuf and Cie, bénissait devant la famille recomposée les rondeurs de l'œuf avant de l'occire d'un coup de manche d'opinel.

On s'en foutait chez Asturpion la trentaine bien dans ses baskets le plateau – télé sur le canap'...du CPE, de l'avenir du monde, des grèves et des manifs, de la pollution et de la couche d'ozone ! L'œuf il était en promo à Champion, avec un énorme ruban bleu et un nœud à grandes oreilles ! Ce qu'il fallait c'était, pour l'Août prochain, un peu de « Thune » pour se payer la Costa Brava et avant juillet si possible la chaîne Hi Fi de Conforama à prix cassé.

« Ah ! le SDF devant l'Intermarché ! S'il allait au moins acheter son magnum de blanc ailleurs qu'à Intermarché après avoir fait la manche ! »

« Ah ! Ces jeunes trou – du – cul des banlieues pourries, s'ils foutaient pas la merde ! »

« Et tous ces Africains qui passent Gibraltar à la nage, ils vont voir l'eldorado que c'est l'Europe ! »



C'est la pâque des Chrétins dans un meilleur avril que les avrils du Second Empire ou de l'Inde profonde.

C'est la pâque des Chrétins qui ne croient qu'à la Thune.

C'est la pâque des Chrétins où l'on en écrête des rêves et des rêves...

C'est la pâque des Chrétins où l'on s'en violace la crête à la vue de toutes ces poules qui n'avancent pas dans la foule !

C'est la pâque des Chrétins où l'on rit de Blandine dans l'arène.

Mais, Chrétin ! Tu es peut-être mon frère, mon fils, mon ami, mon copain...ou un simple clampin de passage !

Alors.. Vais-je passer ma vie entière à me violacer la crête de toute cette pâque de Chrétins ?

Et si je t'aimais quand même ?

PETEDEVANLEFRIGOQUIBAILLE...

Il fut au cœur de ce dernier hiver de neige et de glaces vers la fin d'un janvier qui n'avait rien à envier aux janviers de guerre en Russie d'il y a un demi siècle... Un triste avorton d'Hememene qui menaçait de ses virulentes et puantes diatribes de sévir tout de crasse et de bave dans les forums du Web...



Eut-il montré le bout de sa patte griffue aux coussinets vérolés en ouvrant la porte d'Alexandrie ou d'autres portes encore, que nous l'eussions accueilli, cet Hememene, à bras raccourcis !

Un tiède et fringuant avril, de ses tendres et jeunes feuilles, de ses petites fleurs des prés et de ses jours caracolant en écharpes de lumière chaque matin et soir plus longues, semble avoir à jamais exilé ce Hememene dans le désert de sa préexistence... Car il était bien « préexistant », ce Hememene ! Et tous les « préexistants ne naissent pas !

Mais voici un Nouveau... Enfin, l'idée d'un nouveau, à dire vrai : Pètedevanlefrigoquibaille, de son pseudo.

Pètedevanlefrigoquibaille a cependant une belle âme !

Pètedevanlefrigoquibaille dans les forums littéraires ça jette un froid dans les chapitres variés où les filles chic et les mecs distingués n'ont point de ces mots avariés.

Pètedevanlefrigoquibaille pour un pseudo c'est un peu lonlong mais bon... ça louffe en musique de tripes pour faire peur aux fausses belles âmes et aux trico – tricotrices de mots racés avec encore l'haleine et les senteurs de la nuit en pyjam' au p'tit dèj'...

Pètedevanlefrigoquibaille à l'âme pourtant si délicate s'est humé le revers de deux doigts de sa main à ces visages surgis de ses rêves...



Pède devant le frigo quibaille, de quel accueil te faut-il ouvrir notre esprit et notre cœur, nos humeurs, nos délires...et nos gentillesse même ? Nous qui ne sont pas ces « fausses belles âmes » que tu pourfends de ton intestine musique !

Et si tu nous avais enfin trouvés, Pède devant le frigo quibaille, nous, ces êtres aux rêves fous et généreux, ces rêves absolus auxquels tu ne croyais plus ?

Ne changerais-tu pas de pseudo ?

L'ORCHIDEE

Tous les contes commencent par « Il était une fois... » Et bien sûr, ils sont « féériques »...si l'on peut dire !

Il était donc une fois, une jeune femme très belle dont le visage venait de déchirer le voile d'une histoire à nulle autre pareille dans le vaste univers : l'histoire des Humains sur une planète ayant pour nom La Terre.

Le voile déchiré, le visage de la jeune femme parut, mais l'histoire de ces Humains se perpétua, circula dans le courant des civilisations...

Ce visage s'ouvrait au monde dans une alliance de lumière et de poussière d'étoiles. Quel être cependant, était vraiment cette jeune femme ? D'où venait-elle ?



Il paraît que l'orchidée est une fleur parvenue à cette étape de l'évolution des espèces végétales qui la relie au monde animal. Parce qu'elle se sert de la semence d'un insecte mâle pour être fécondée.

Certaines orchidées d'ailleurs, se reproduisent par un procédé très complexe, encore méconnu dans la genèse même de ses mécanismes. Il faut alors, pour vraiment comprendre, entrer dans l'univers de l'infiniment petit. L'orchidée produit une phéromone qui attire l'insecte. Un « petit bouton » sert de leurre à l'insecte. Mais l'insecte, surpris, est rejeté sur le côté, projetant sa semence. Une semence qui fécondera d'autres fleurs.

Et il y a encore plus étonnant : certaine orchidée n'est pas comme les autres, ne « fabrique » pas la phéromone, la reçoit de la femelle de l'insecte et en imprègne son « bouton ».

C'est l'insecte mâle qui, au cours d'un « voyage nuptial », amène sa compagne sans ailes et n'ayant vécu que dans la terre, jusqu'à la pointe d'un brin d'herbe balancé par le vent... Sur le brin d'herbe le mâle féconde la femelle en la recouvrant de tout son poids et de toute sa masse. Le brin d'herbe reçoit les phéromones de la femelle. Le vent emporte les phéromones jusqu'à l'orchidée toute proche.

Quelques mâles de cette espèce d'insecte n'ont pas encore « mené » de « compagne » à la pointe du brin d'herbe... Ils ont envie de baiser, comme on dit chez les Humains. (Et oui ! Il n'y a pas que le « voyage nuptial » !)

Le mâle ailé, donc, (rappelons que la femelle vit dans la terre et n'a pas d'ailes)... est attiré par l'orchidée imprégnée des phéromones de la femelle (celle du voyage nuptial). Le mâle se pose sur le



« bouton » de l'orchidée, tente l'enserrement mais n'y parvient point puisque ce « bouton » n'est qu'un leurre, et répand sa semence puis s'envole aussitôt.

La jeune femme au visage de lumière avait en elle comme un cœur de lèvres qui, à seulement l'approcher, dégageait plus de chaleur, procurait plus de bien être qu'une étreinte telle que les Humains qui s'aiment en ont habituellement. Ainsi recevait-elle comme une semence... ou une émanation d'esprit se déposant sur son cœur de lèvres, de ces êtres qui l'approchaient...

Alors s'accomplissait un prodige... Le cœur de lèvres « fécondé » par la semence d'esprit de l'être de passage, produisait une « essence » qui s'évaporait du cœur de lèvres de la jeune femme et entrait dans l'esprit de l'être de passage. Mais pour que cela se fît, l'esprit de l'être devait être « préparé » à recevoir l'essence. Si tel n'était pas le cas, si l'esprit de l'être en l'état où il se tenait au moment de l'ensemencement du cœur de lèvres, n'était plus « réceptif » lors de la diffusion de l'essence, alors l'essence se diluait...

Ainsi l'être ayant pu recevoir l'essence, lorsqu'il accomplit plus tard l'acte d'amour avec une personne de sexe opposé, procréé un génie...

Que ce fut-il passé, si la jeune femme au visage de lumière, et l'homme à l'esprit en évolution qui l'avait approchée, s'étaient accouplés et si de surcroît, l'esprit de l'homme eut été préparé ?

Très curieusement, ils n'auraient pas forcément conçu un génie, mais un être ordinaire...



Nous sommes tous... des êtres ordinaires. Mais il y a parfois, en de fugaces instants tout au moins, en chacun de nous, quelque chose qui ressemble à du génie. Les « vrais génies » n'existent pas : ils sont une idée que l'on se fait, lors de « certaines rencontres qui marquent à jamais »...

Ceci n'est qu'un conte...

LES TROIS DIEUX

Il était une fois trois dieux dans le ciel.

Le dieu à la lumière de feu, le dieu à la lumière bleue et le dieu à la lumière blanche.

Un jour, les trois dieux tinrent conseil afin de sceller le destin d'une petite planète habitée par les Humanuscles.

Les trois dieux conçurent ensemble un projet.

Chacun développa son idée :

Le dieu à la lumière de feu dit : « Il faut que ces Humanuscles aillent jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations, puisque de toute manière ils disparaîtront. Ainsi auront-ils vécu et connu. Pour cela je leur donne l'intelligence ».

Le dieu à la lumière bleue dit : « Bravo pour l'intelligence, lumière de feu. Moi, je donne aux Humanuscles la Connaissance : ainsi sauront-ils ce qui leur arrivera, par l'intelligence qu'ils utiliseront pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations. Mais je veux qu'ils soient libres et responsables de ce qu'ils font ».

Le dieu à la lumière blanche dit : « Moi, je vais entrer dans l'esprit des Humanuscles avec ma



lumière blanche, parce que je crois que l'intelligence et la connaissance ne peuvent pas les rendre vraiment libres : en effet, conditionnés et soumis à tout ce qu'implique dans leur vie une voie ou une autre choisie, quel sera le sens de leur liberté ? Avec cette lumière de moi dans leur esprit, peut-être pourront-ils se délivrer du conditionnement et de la soumission ».

Alors le dieu à la lumière de feu et le dieu à la lumière bleue voulurent eux aussi entrer dans l'esprit des Humanuscles.

Alors commença, et se poursuivit, l'expérience...

La lumière de feu et la lumière bleue, dans leur alliance avec la lumière blanche, prirent cependant la plus grande part de l'esprit des Humanuscles : parce qu'elles étaient deux, et que la blanche n'était qu'une...

Effectivement l'intelligence et la connaissance ne rendirent pas les Humanuscles libres.

Un jour, il y eut un moment très difficile pour les Humanuscles : si la Connaissance les avait bien responsabilisés, du moins en partie ; l'intelligence qu'ils utilisèrent pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations, les déshumanusculèrent.

Alors le dieu à la lumière de feu dit : « Ils sont perdus mais ils ont vécu et connu ».

Puis, le dieu à la lumière bleue dit : « Parce qu'ils se sont déshumanusculés » alors que je les destinai à devenir des Humains, je vais mettre fin à l'expérience : leur planète sera une roche nue qui tournera sans avenir dans la nuit du ciel. »

Mais le dieu à la lumière blanche dit : « Il y a cependant sur cette planète des êtres qui ne sont pas



entièrement déshumanusculés et qui ont de la lumière de moi dans leur esprit. »

Les trois dieux tinrent de nouveau conseil...

Et, d'une roche qui n'était pas encore totalement nue, les déshumanusculés se réhumanusculèrent.

Ces trois dieux ne sont qu'une « vue de l'esprit »... En fait, je ne crois pas qu'il y ait un dieu ou des dieux... Du moins, pas comme il est habituel d'y croire... ou de ne pas y croire.

LES ETRES DE PIERRE

Comment ces êtres de pierre à la couleur de la cendre, figés dans le désert, avaient-ils pu résister aux vents les plus violents, à ces hordes de grands oiseaux carnassiers venus se poser sur des épaules, des têtes et des pieds immobiles qui, depuis des milliers d'années, défiaient les voyageurs égarés ?... Alors que des nuées de papillons aux ailes de sel, après le passage de la dernière caravane des hommes du désert ; les réduisirent, ces êtres de pierre, en poussière ?

La légèreté des ailes de tous ces papillons n'avait-elle été figée elle aussi, dans le vent du désert, en lamelles de sel ; réductrice à jamais de cette dureté des êtres de pierre que ni les vents les plus fous, ni les oiseaux aux plus puissantes serres, n'avaient pulvérisés ?

Fallut-il que passât la dernière caravane des hommes pour que s'abatte cette nuée de papillons « morts – vivants » ?



Ainsi en est-il de cette lumière de l'esprit qui a condamné les hommes : elle est « morte – vivante » !

A quoi sert la lumière de l'esprit si elle ne sauve pas les hommes ?

Nous sommes déjà ces êtres de pierre... Mais nous ne sommes pas perdus puisque n'est pas encore venue la légèreté aux ailes de sel, comme sur cette Terre qui fut, jadis, et dont les êtres qui la peuplèrent, de pierre devinrent poussière...

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

C'était un « mec très bien »... On le surnommait dans son entourage, avec ironie et condescendance amusée, « Monseigneur Dupanloup ».

Oh, il avait bien quelques petites obscurités – qui n'en a point, de ces petites obscurités – Il n'était pas cependant, « Monseigneur Dupanloup », particulièrement charismatique, ne montait pas sur les tables dans les soirées littéraires pour déclamer sa poésie ou des extraits de ses dernières œuvres... Il ne s'emparait pas du micro dans les salles de conférence... C'était plutôt un homme de petit comité, attentif, observateur, discret... Et sa gentillesse autant que sa délicatesse étaient légendaires.

On le disait fidèle à ses amitiés et sans aucune agressivité même si l'on le conspuait.

En somme, c'était un « mec bien »...

Il écrivait des livres, était publié, lu, commenté, et décrochait quelques prix...



La gent féminine dans ses plus beaux atours, avec ses visages ravissants et ses regards émus, lui faisait fête... Il y en eut tout de même, de ces charmantes créatures, qui eussent bien jeté leur délicate silhouette entre les bras de cette âme si forte et si bien trempée... Oh, certes ! « Monseigneur Dupanloup » eût sans conteste conçu quelques fêlures relationnelles, un peu embrassé, mordillé un lobe d'oreille, effleuré des lèvres discrètement tendues, pris des doigts de fée dans l'une de ses mains... et devisé sans ambiguïté, poété, philosophé ou tout simplement échangé des propos anodins d'une jolie et douce voix d'homme « posé »...

« Monseigneur Dupanloup » n'était pas un charismatique des salons du livre, eût sans doute été un probable et honorable « Goncourable » si de Grands Editeurs eussent connu l'existence de ses livres, car il avait, il faut le dire, un talent fou, « Monseigneur Dupanloup »...

Mais il captait, captait, captait...

Captait comme le meilleur de tous les neveux n'ayant jamais espéré aucun héritage... Mais s'étant vu remettre un jour l'Escarcelle... et la Belle.

« Monseigneur Dupanloup » n'est-il pas un « merveilleux prédateur » ?

Est-ce que « merveilleusement prédateur », c'est faire du bien aux gens ? Y-a-t-il de la liberté pour la Belle dans une escarcelle désormais jardin privé de « Monseigneur Dupanloup » ?

Belle... Je t'aime trop pour te recueillir avec l'Escarcelle.

Et l'Escarcelle elle-même, n'est-elle pas un trésor qu'il me siérait de partager , en neveu amoureux de



toutes les Belles, avec tous mes compagnons de voyage, de fêtes, de joies et de peines... Sans que jamais ne soit inscrit sur mon front « Monseigneur Dupanloup »... ou tout autre nom de sage ou d'archange ?

NOTE : ceci n'est en aucune façon, un « missile balistique »...Et ne vise personne au monde en particulier.

Parce que nos yeux sont aussi fragiles que nos vies, il nous les faut parfois protéger de cette lumière du ciel que l'on dit être la plus belle de toutes... Mais qui ne l'a, au fond, jamais vraiment et durablement prouvé...

Si cette lumière existe, elle est en nous, mais pas de nous...

BULLE DE ROCHE

C'était une sphère creuse... Une sphère rocheuse. A l'intérieur un homme y était enfermé, qui pouvait s'y tenir debout car sa taille était égale au diamètre intérieur de la sphère, ou couché courbé puisqu'il pouvait s'y étendre dedans.

Curieusement, à l'intérieur de cette bulle de roche, il ne faisait pas noir mais l'on y voyait comme en plein jour. La paroi était rugueuse et d'une épaisseur qui semblait sans limite. En quelque endroit où l'homme posât sa main à plat sur la paroi, il sentait toute la dureté et l'aspérité de la roche : une surface constituée de petits



cailloux collés les uns aux autres, déchirant la peau au moindre frottement un peu appuyé.

Plus curieusement encore, en deux points opposés de l'intérieur de la bulle, situés au niveau de la tête de l'homme se tenant debout, il y avait un petit robinet d'eau et un trou de deux centimètres de diamètre.

L'homme s'approcha tout d'abord du petit robinet qu'il ouvrit : un mince filet d'une eau très claire coula. L'homme referma le robinet.

Puis l'homme s'approcha du trou, y colla l'un de ses yeux et regarda : une lumière pâle et diffuse éclairait un « tunnel » ressemblant à l'intérieur d'un boyau ou d'une grosse artère que le faisceau d'une sonde lumineuse aurait parcouru le plus loin possible. Mais le « tunnel » semblait très long et sans issue.

Depuis combien de temps déjà, l'homme se trouvait-il enfermé à l'intérieur de la bulle rocheuse ?

Et comment s'y trouvait-il enfermé ?

L'homme réfléchit, pensa qu'il allait mourir et se dit que le plus tôt possible serait le mieux : il lui suffisait de ne pas ouvrir le robinet, et donc, de ne pas boire l'eau...

Mais l'instinct de conservation fut plus fort que le désir de mourir au plus vite. Alors l'homme ouvrit le robinet et but l'eau qui coulait.

Comme il n'y avait plus ni de jour ni de nuit, mais seulement l'affaiblissement de son corps par manque de nourriture ; et toujours par le trou éclairé ce « boyau » sans issue ; et encore cette



surface dure et rugueuse... Et aussi cette angoisse tantôt croissante et vertigineuse, tantôt diffuse et presque respirable à force de rêve et d'espoir fous... L'homme ne sut quel espace de temps le séparait du moment de son enfermement à celui de sa délivrance.

Et du temps s'écoula, effectivement...

Et de l'eau...

Et des rêves, et de l'espoir...

Et de l'angoisse

Et cette peur viscérale, absolue, vertigineuse...

Enfin, comme si venait un étrange matin de lumière noire et brillante, il y eut ce moment là : celui d'une nuit soudaine, douce comme le printemps d'un pays de soleil, jaillie du petit trou.

Et le trou s'élargit

Un visage parut...

Et le visage dit à l'homme : « Tu n'es plus seul. Je viens boire à tes rêves. Il n'y a plus de bulle de roche. Moi aussi j'ai des rêves et de l'eau ! Et en plus, je ne viens pas seul te voir et te toucher de mes doigts, d'autres visages viennent avec moi... »

LA PETITE CHEVRE DE MONSIEUR YOUCIBE

Il était une fois en un temps indéterminé de ce monde des Humains que l'on disait être La Terre, sur un haut plateau de roches dominant un belvédère



à la végétation luxuriante et boisé, un étrange bâtiment constitué en sa base de cubes aux terrasses creuses, de petites tours crénelées aux longues fenêtres étroites et d'autres accotements cylindriques, coniques, bardés de plaques métalliques, de panneaux vitrés et de balcons courbés.

Ces cubes, ces tours et ces accotements formaient une assise architecturale, en un seul bloc posé sur le haut plateau de roches, évoquant une merde de chien géante, géométrique et pétrifiée...

Et cet immense excrément aux parois lisses et luisantes d'un gris acier constellé d'éclats de lumière blanche, soutenait, planté en son centre un gratte-ciel de quelque cent étages dont le sommet ressemblait à un chapeau à large bord. Mais ce « chapeau » était en réalité à une île suspendue dans le ciel, une île rocheuse et boisée, élevée en un dôme verdoyant aux pentes abruptes.

Tout là haut vivait monsieur Youcibe, un vieil ermite que les Humains de Partokyork, la grande ville située au dessous du belvédère et du haut plateau de roches, avaient exilé à cause des ses « sauts de chèvre » sur les trottoirs de Bankpopi, le grand quartier de la Finance Crapulaire.

A force d'imiter le saut de jeunes chèvres sauvages lors que retentissaient les douze coups de gong ponctuant chacune des deux moitiés de la journée de travail dans les bureaux de Bankpopi, monsieur Youcibe conçut le projet d'acheter une petite chèvre blanche au marché de Pachikpabo, le marché des Tordus, des Escamotés et des Banquiers ratés...

Par la grande Diagonale macadamroutière traversant



Partokyork, monsieur Youcibe avait donc conduit sa petite chèvre blanche jusqu'au Belvédère, puis de là, sur le haut plateau de roches et enfin s'était perdu dans les longs couloirs tournant à l'intérieur des cubes et des tours grises avant de rejoindre par l'Ascenseur numéro 7, le sommet - île du gratte ciel. Dans le temps que dura ce trajet, monsieur Youcibe n'avait tout d'abord rencontré le long de la Diagonale, que des bureaucrates à gabardines crasseuses et aux regards envieux, qui semblaient vouloir dévorer la petite chèvre. Certaines même de ces créatures au visage bile et en perpétuelle quête de « thune », qui s'agitaient devant des « thunérifères » et pissaient sur le trottoir pour ne point perdre de temps, se retournaient et, la « thune » à la main, écartaient les pans de leur gabardine de l'autre main, exhibant un sexe velu, noueux et soubressautant... au passage de monsieur Youcibe et de la petite chèvre blanche.

Plus tard, dans les couloirs du grand excrément géométrométrique, puis dans le hall d'ascenseurs au rez de chaussée du gratte ciel, n'avait régné qu'indifférence, mépris ou silence de la part de ces « Humanuscules » programmés comme des marionnettes sans ficelles avec une puce électronique dans leur ventre bourré de fausses tripes.

Ainsi vivait en ce temps non identifié du monde des Humains et des Humanuscules, dans une île au dôme verdoyant juchée sur un gratte ciel, un vieil ermite en compagnie de sa petite chèvre blanche...

Au dernier étage du gratte ciel, sous un plafond rocheux et boisé d'où pendaient des mottes de terre,



il y avait un bureau qui semblait en réfection, délimité par des panneaux d'une matière transparente et des cloisons en planches. Au dessus d'une ouverture qui devait être l'entrée du bureau, l'on pouvait lire cette inscription en caractères bleu foncé : « Office du Tourisme ». Une jeune femme habillée comme une hôtesse de compagnie aérienne tapotait de ses doigts fins sur le clavier d'un ordinateur... Les « touristes » cependant, n'étaient pas légion bien que les ascenseurs fonctionnassent sans relâche. Un monsieur Dupin tout endimanché, accompagné de sa Dupine drapée dans un joli manteau cintré, et d'un caniche blanc, s'enquit de « ce qu'il y avait à voir » depuis la bordure dentelée de l'île qu'aucune rambarde ou clôture ne protégeait du grand abîme.

« Trois écus par personne et un sol pour votre petit chien » répondit l'hôtesse.

Dupin et Dupine, dans un grand vent de haut ciel, virent tout en bas, l'immensité de la ville... et tous ces agglomérats d'allumettes métalliques, ces dômes ruisselants de lumière blanche, ces flèches et ces tétons de pierre à perte de vue ; puis, tout au fond, une échancrure bleu marine effondrée en dessous de la ligne d'horizon, la grande baie des Sages, la Porte Océane...

Au moment où le petit caniche glissa sur une roche mouvante et tomba dans le vide, à dix pas en arrière, dans les buissons épineux retentit un hurlement suivi d'un halètement puis d'un grognement et d'un craquement...

C'était le loup qui venait de se jeter sur la petite chèvre de monsieur Youcibe.

Du coup, le Dupin et sa Dupine se retournèrent et



virent en face d'eux un grand chien gris aux yeux d'enfant qui, tout étonné de voir des humains en ce lieu, demeurait en arrêt, remuant frénétiquement sa queue, tendant son museau comme en l'attente d'une caresse ou d'un ordre.

A terre cependant, une touffe de poils blancs, des os brisés et une substance moelleuse et sanguinolente, devant le chien, indiquaient bien qu'un drame venait de se produire. Mais les flancs du chien paisiblement battaient, ces yeux d'enfant et cette queue agitée, rassuraient monsieur Dupin et sa Dupine désormais endeuillés d'un petit être blanc qu'ils avaient vu tomber et tournoyer dans le vide jusqu'à n'être plus qu'un point de neige au fond d'un gouffre bleu.

LA REVOLTE DES PLOUQUES

C'était au pays de Marmagne, durant l'été qui suivit la réélection de la Cheftaine du parti des Bontins.

Le clan des Branchelus depuis six ans déjà, dominait la Nation, étreignant des idées et des concepts comme on embrasse, pétrit et pénètre des jeunes femmes debout et joliment habillées devant des œuvres d'art incomprises.

Il y a, assurément, quelque chose d'orgasmique, d'une violence inouïe et d'une souveraineté implacable, à imposer ainsi une vision du monde à tout un peuple, vision dont on se gargarise à l'idée que le peuple ne comprend rien à cette vision.

Dans les humeurs, les senteurs et les éclaboussures de l'étreinte souveraine médiatisée à l'intention des



« aspirants Branchelus », se vautrent aussi les « sous aspirants Branchelus ».

Les œuvres d'art incomprises, ou interprétées selon des cultes et des modes filant telles des comètes froides et neigeuses ; les jeunes femmes joliment et « paillement » vêtues, pétries et froissées par les doigts de ces Branchelus fêtards, festivaliers et salonards ; l'orgasme généralisé, insolent et condescendant de ces Branchelus peu ou prou friqués du parti des Bontins ou du parti des Queues Bleues...

Tout cela n'enrosissait point l'horizon des Plouques qui, du matin au soir, trimaient sur leurs machines, arpentaient les trottoirs sans espoir, ou géraient sur leurs comptes bancaires de pharaoniques découverts. Les Branchelus, pour la plupart d'entre eux, disaient de ces Plouques, qu'ils étaient incultes, larvaires, gavés de Télé poubelle et indécorables, alors même que leurs grands ténors, producteurs de ces « télé poubelle », possédaient chez eux, dans leurs belles maisons avec parc, piscine et écurie, de splendides bibliothèques, allaient à l'opéra, assistaient aux « premières » et finançaient de hautes études pour leurs enfants...

En cet été là, à Marmagne, il y eut le 10^{ème} été des « Scènes Plurielles et Atypiques », la plus grande manifestation socio culturelle du pays tout entier.

Comme chaque année, des foules immenses de Branchelus et de Plouques se côtoyant en rangs serrés, s'y trouvèrent concassées, mélangées, agglutinées devant les innombrables scènes de rue et de places publiques.



Friteries, sandwicheries, chapiteaux de restauration, boutiques ambulantes, bars improvisés, bals et orchestres, jeux de cirque et théâtre sur l'herbe, offraient à tout ce vaste monde le rire, le spectacle, le couvert et la boisson.

Pour cette 10^{ème} édition des « Scènes Plurielles et Atypiques », contrairement aux années précédentes, l'entrée n'était pas gratuite. Toute la ville avait été entourée d'une haute palissade et aux accès contrôlés par les employés municipaux siégeant dans de petits bastions moyenâgeux, il fallait aux différents guichets, acheter un « pass » pour la journée, au prix de 20 euro.

En outre, dans les vastes parkings aménagés en plein champ, le prix du stationnement avait été fixé à 2euro par voiture, 10 euro par autobus ou camping-car, ce prix ayant doublé par rapport à celui demandé l'an passé...

Pour la « couleur locale », parce que le pays de Marmagne était célèbre pour ses forêts d'acacias ; l'on avait instauré une monnaie en bois sous forme de plaquettes ovales de différentes dimensions, le « Marmu ». Un « Marmu » valait 2euro 50.

Il fallait donc, après avoir acheté le « pass », échanger ses euros contre des « Marmus » en plaquettes de 1, 2, 5 ou 10 « marmu » qui n'étaient plus échangeables à la sortie.

Si les spectacles étaient bien « gratuits », à l'intérieur de l'enceinte, nombreux, variés... mais imposant cependant de longues files d'attente puis une station debout sous le soleil ou la pluie durant une bonne heure au moins, les « marmus » permettaient de boire et de se restaurer ou d'acheter



les « souvenirs » et les « fanfreluches » dans les boutiques.

Depuis huit jours la Fête battait son plein et les foules assistaient aux spectacles.

Cependant, de longues colonnes de vacanciers et de gens venus de tout le pays, passaient devant les sandwicheries et les boutiques ambulantes sans rien acheter, et, sous les chapiteaux de restauration, de nombreux bancs attendaient des derrières qui ne s'asseyaient point... Il faut dire que durant les deux dernières années, le prix du « pain bagnat » ou de « l'américain » était passé de 3 à 5euro, et que l'on ne buvait rien à moins de 2euro 50 le verre ou 3euro la petite bouteille... Et qu'avec les « marmus », c'était encore plus onéreux ! Aussi voyait-on sur l'herbe ou le long des palissades, des gens installés debout ou assis par terre qui mangeaient les provisions qu'ils avaient amenées dans leurs sacs.

Le 9^{ème} jour il y eut un incident qui dégénéra en émeute générale...

Un petit groupe de Plouques, qui s'était vu évincé d'un spectacle après une longue attente en plein soleil, par des Branchelus quelque peu « allumés » (ou illuminés) entre eux ; s'en prit aux toilettes attenantes, apostropha les Branchelus par des propos acides, ouvrit les toilettes, et les gens de ce groupe vidèrent dans la cuvette leurs bourses de « marmus ».

Et tous les Plouques aux alentours, en firent autant ! Et même quelques Branchelus soudainement ralliés à cette colère spontanée des Plouques.

Toutes les toilettes de la Fête furent bouchées, puis débordèrent.



Et les foules sortirent de la ville, désertant les « Scènes Plurielles et Atypiques ». Seuls demeurèrent sur place quelques Branchelus déconfits, et les magistrats de la ville, outrés, la rosette piquée du « pin's » de la Cheftaine du parti des Bontins, rosette déstructurée par les mouvements de moulinet du bras, effectués lors de saluts aux administrés.

Puis les Plouques regagnèrent leurs foyers... reçurent leurs avis d'imposition, épluchèrent leurs comptes.

Une fronde couva quelque temps.

Il se passa quelque chose d'étrange dans ce pays...

Comme si tous ces gens, les Plouques et leurs alliés Branchelus—débranchés—s'étaient « donné le mot » entre eux par quelque lien de pensée...

L'audimat des émissions Télé – poubelle baissa, et à dire vrai s'effondra...

Les Grands Auteurs à la mode ne furent plus lus...

La jeunesse bouda les magazines « People »...

L'on se dépiercingua, se démaquilla, se débijouta...

Les UGC produisant des thrillers pétants aux intrigues complexes virent leurs salles sans spectateurs...

L'on arrêta le « Sudoku » dans les transports publics...

Les Plouques, las des grèves et des manifs, des courriers de lecteurs et des forums d'expression sur internet, des sujets d'actualité, des argumentaires, des sondages d'opinion et des polémiques, firent la GREVE GENERALE... De toutes les visions du monde, et de tous les étals rutilants du monde...

Ce fut la révolte des Plouques, la révolte de ces vivants que l'on prenait pour des morts avec un



gousset accroché dans leur cercueil à hublots ou à roulettes...

Lorsque j'eus terminé de raconter cette histoire, un Branchelu me dit :

« Eh, Plouque de mes roupettes, t'as fini de rêver, avec la musique de ta trompette ? »

... Et je trompetai, je trompetai... Et en plus j'avais un « bec – marteau » !

LE CHIEN VERT

C'était un chien vert trotinant auprès de sa chienne bleue depuis trente saisons...

Un chien vert, une chienne bleue, ça n'existe pas au pays des bergers et des bergères qui ne croient qu'aux toutous de toutes les couleurs de toutous... jamais bleues ou vertes.

Un chien vert n'est donc pas un chien à poils verts. C'est un chien dont les rêves ont verdi en traversant des saisons jaunes.

Une chienne bleue n'a pas, non plus, les poils bleus. C'est une chienne dont les rêves se sont éveillés dans le reflet du ciel sur les eaux de lac ou de rivière. L'on disait de cette chienne bleue qu'elle était « chiante »... Parce qu'elle courait sans cesse après des pantoufles violettes et ne se mêlait jamais aux jeux de tous ces chiens de maison qui s'y connaissent si bien en marques de pantoufles, ou excellent en différentes manières d'ouvrir les portes...

La chienne bleue avait donc des rêves bleus. De ces rêves que l'on disait désuets et dont on se moquait en jappant à petits cris étouffés.



Et le chien vert dont les rêves avaient verdi en traversant les saisons jaunes, risquait parfois en assemblée de toutous frétilants de malice, quelques facéties qui généralement, passaient inaperçues ; ou bien jetait d'intempestifs aboiements qu'il modulait et prolongeait jusqu'à ce que réponse s'ensuive...

Le chien vert et la chienne bleue habitaient une grande niche à la peinture écaillée et à la toiture gondolée.

Un chien vert et une chienne bleue dans une grande niche aussi éloignée des terrains de jeux, aussi perdue au milieu des champs, tout juste bonne à servir de niche de rendez-vous lors d'anniversaires turbulents de jeunes toutous citadins, ne sont pas des compagnons que l'on vénère et dont on se réjouit de la présence.

De plus ils sont « casse nonos », balourds dans leurs mouvements et répétitifs dans certains de leurs aboiements.

Le chien vert, en particulier, s'éternise en circonvolutions oiseuses, tournant et retournant autour du pot de soupe, exprimant ses émotions par des pirouettes ridicules qui ne retiennent l'attention d'aucun berger, d'aucune bergère.

L'on eût cru leur garde manger en une cache sous le plancher de la niche, empli de gros os et de provisions. Mais à dire vrai, tout avait été bouffé dans les saisons traversées et il n'y avait plus guère l'ombre d'un pécule sous le plancher ! Ne demeurait sous le grand ciel que la niche à la peinture écaillée et à la toiture gondolée...

La « cache » cependant, était emplie de rêves verts poussés au milieu des longues saisons jaunes, et des souvenirs de rêves bleus dentelés comme de petits



bouts de ciel frangés au milieu de grands nuages gris.

Et les épis des rêves verts, si nombreux, jamais pris entre les doigts, dormiront sous le plancher de la grande niche jusqu'à ce qu'un autre chien vert ou une autre chienne bleue d'une autre génération, vienne un jour surprendre ces épis dans une germination inattendue.

L'on saura alors qu'il y eut jadis un chien vert et une chienne bleue...

Et que les bergers et bergères de ce temps là ne faisaient que passer devant la grande niche du milieu des champs...

Ces épis de rêves verts n'étaient que poussière... Pensaient sans doute la jolie bergère et son beau berger.

APRES LA REVOLTE DES PLOUQUES

La Cheftaine, réélue de justesse d'ailleurs, ne l'oublions pas... Et son parti des Bontins encore tout puissant, tenta de récupérer à son compte le mouvement de l'été qui suivit les « Scènes Plurielles et Atypiques », insufflé par les Plouques, à Marmagne.

Mais le mouvement, vers la fin de l'été, devint incontrôlable.

Les Grands Ténors du Parti des Bontins y perdirent leur « branchelingue », se dispersant en conjectures, ébauches de projets et élaboration de programmes.



Les Plouques, inorganisés certes, formaient entre eux des réseaux enchevêtrés qui ne se ralliaient plus comme jadis du temps des modes, des magazines People et de la Télé réalité, aux Branchelus, aux Bontins ou aux Queues Bleues. Et, parce que le mouvement de l'été contestataire des Plouques devenait incontrôlable, la Cheftaine fit une dernière tentative : elle instaura une Taxe sur les Réseaux, dont le montant dépendait du rayonnement du réseau.

Ainsi les « petits réseaux », très nombreux et fédérant des sensibilités aussi marginales que diverses, durent pour s'acquitter de la Taxe sur les Réseaux (TSR), demander à leurs adhérents une cotisation annuelle relativement élevée, de l'ordre de cent euro.

Par contre, les « plus grands réseaux », moins nombreux mais fédérant des sensibilités d'un ordre plus commun, purent s'acquitter d'une TSR de base, et par conséquent, demandèrent à leurs adhérents une cotisation annuelle assez modeste, de l'ordre de 10 à 20 euro.

Mais les réseaux se défirent, ou périclitèrent par dispersions massives de leurs adhérents ou par l'absence de nouvelles inscriptions.

D'autres réseaux se formèrent, qui ne purent être contrôlés.

Et vint une nouvelle génération de « hackers » parmi les Plouques...

Contrairement aux premiers « hackers », qui étaient pour la plupart d'entre eux des



perturbateurs et des salisseurs ; les nouveaux « hackers » formés aux techniques informatiques et aux subtilités de plus en plus complexes du Web, répandirent dans tout le pays, le « Web catacombique », catalyseur de mouvements et de sensibilités culturelles, artistiques... ou de vie pratique, sans aucun « péage » et d'une liberté d'accès sans limites...

C'est donc sur ce « Web catacombique », véritable réseau parallèle et totalement incontrôlé, que les Plouques s'exprimèrent, communiquèrent entre eux, constituèrent des « bourses » d'échanges, créèrent de nouveaux « marchés informels »... Et le « Web catacombique » se développa au détriment du Web des réseaux formels ; les Grands Marchés Mondialistes et leurs castes de financiers propriétaires gestionnaires actionnaires furent peu à peu « court-circuités » et essayèrent de se recycler en organisant un « Web Anti Catacombique » mais les Plouques s'étaient « hackérisés » en si grand nombre, que le « Web Anti Catacombique » ne put prospérer durablement.

C'est ainsi que les Plouques prirent le pouvoir, se le partagèrent et se le transmirent entre eux... Tant que subsista le « Web catacombique »...

.....



CONTES D'AILLEURS ET DE DEMAIN

L'enfant en haillons

Il était assis sur un tas de vieilles pierres et tenait sa tête bien serrée dans ses petits poings. L'enfant attendait la nuit, seul dans le vent, et ses haillons fouettaient sa poitrine découverte. Le vent, ce soir, avec sa plainte monotone de grand loup affamé, traversait le bois sinistre aux branches noircies par le gel.

Assis sur un tas de pierres, un soir d'hiver, il semblait ignoré de tous et nul n'aurait pu dire d'où il venait. Les nuages baissaient leur front ridé, menaçaient la terre de leurs silhouettes inquiétantes, sombres et déformées, noyant toutes les pensées de l'enfant. Les rameaux cassés, les feuilles sans vie, couraient sur le sol sec et dur.

L'enfant ne tremblait pas malgré le froid, ses pieds nus reposaient sur la pierre. Ce petit être solitaire résistait à l'assaut, faisait front en silence à la vague des éléments déchaînés.

Peut-être l'enfant n'avait-il jamais vu le soleil ? Peut-être avait-il oublié que le ciel devait être bleu, parfois !

Demain, le vent soufflerait plus fort, la neige tomberait par rafales, et l'on n'y verrait guère à plus de dix mètres devant soi.

Demain ? L'enfant serait-il là encore ?

Pourquoi, de par le monde, y a-t-il autant d'enfants, tels celui-ci, si seuls et si dépourvus ?



Oublieraient-ils de grandir, ces enfants effrayés par le monde des grandes personnes ?

Et que dire de tous ces autres enfants sur la même Terre qui ne pleurent qu'au jouet convoité, lèchent la confiture et jettent la tartine dans le caniveau ?

Dans les banlieues populaires de nos grandes villes, des enfants n'ont encore jamais vu l'océan ni la montagne.

La rue les dévore de ses jeux malsains, de toute la violence de ces jours chargés de haine, de désirs fous, d'insolence et d'arrogance, tel un gouffre noir au fond duquel grouillent tous les démons d'un énorme " paradis-poubelle " ...

Couloirs aux murs lépreux baillant sur la rue, paliers croulants vomissant les restes mal digérés de débris de familles éclatées.

Petites âmes vacillant et s'éteignant comme des flammes légères et déchirées dans l'air empuanti ; papa et maman qui ne reviennent pas...

Et l'enfant grandit, s'enhardit, livré à la rue, aux " Truands " d'une gigantesque structure socio-économique bardée de vitrines, d'étalages et de bureaux à moquette.

L'enfant devient une femme, un homme, puis un vieillard... il se dilue dans les mémoires des enfants qu'il a fait, au fil d'une expérience unique, solitaire, dans une dimension relationnelle qui ne le reconnaît pas.

Le voyageur attendant son train sur le quai d'une gare, au beau milieu de tous ces enfants si seuls et si dépourvus, ne saura et ne reconnaîtra jamais... Il n'aura qu'une hâte : celle de prendre ce train, de s'asseoir à côté de l'un de



ces enfants sans le regarder, de lire son journal, d' écrire des notes sur un calepin, ou de s'assoupir en pensant à la journée du lendemain qui s'étirera sans magie. Il ne saura jamais, mais il croira savoir... Il s'est trompé de gare, de train, de quai et d'heure...

Peut-être a t-il voulu prendre, à cinq heures du matin, un de ces rapides qui ne s'arrête jamais dans les petites gares, un de ces trains d'affaires vous débarquant " tout de go ", non seulement dans le bureau du Grand Patron pour l'augmentation escomptée, mais aussi dans le hall d'un orphelinat de grandes personnes, encombré de gadgets ridicules, de machines à sous, de banquettes souillées ; peuplé de rêves brisés, de projets avortés...

La veille du solstice d'hiver, à l' " orphelinat ", grimaçaient, fiers et creux, des arbres fabriqués avec des morceaux de troncs de la forêt pétrifiée, des arbres ridicules, biscornus, sans racines et sans branches. Une Mère des Neiges au regard terne, dans une redingote trouée, distribuait aux enfants des oranges de mousse qui, pressées entre les doigts, piaillaient comme des oiseaux.

L'enfant en haillons, lui, n'entrerait jamais à l' orphelinat, ne prendrait aucun train, attendrait tout simplement que le jour se lève, parce que, dans la lumière du soleil, même derrière l'écran des nuages gris, il fait toujours bleu, de l'autre côté des couleurs de l'arc en ciel...

Conte d' Azil, l'
Atalante, Été 337, quelques mois après la Révolution



Culturelle, au cours d'une tournée qu'il effectua, avec ses compagnons du Théâtre ambulant, dans les villes situées le long de la Cordillère du Serpent de Feu.

Dessine - moi...

-- Dessine-moi un cheval !

-- Non, tu serais un trop mauvais cavalier, et puis, où trouverais-tu la paille pour ce cheval, toi qui vit dans une grande " boîte à habiter ", là où ne poussent que des lampadaires et des abris de bus, dans un pays de béton, de métal et de verre ?

-- Alors, dessine-moi un âne !

-- Non, un âne ressemble encore trop à un cheval, et comment pourrais-tu lui donner à boire, en transportant de l'eau dans des bouteilles en plastique ?

-- Dessine-moi donc un renard !

-- Un renard ? Pour qu'il dévore mes belles poules toutes crues ?

-- Dessine-moi un ascenseur !

-- Et si tu appuyais sur le bouton du septième sous-sol, si l'ascenseur descendait toujours sans s'arrêter, comme dans le puits d'une mine jusqu'au plus profond des entrailles de la Terre ?

-- Dessine-moi un soleil, ça, c'est pas très difficile : tu fais un rond, et dans le rond, tu mets la lumière de tes yeux.



-- Je vais te dessiner... la confiance. Mais pour cela, il faut que tu prennes dans une main ton plus beau crayon, et que, avec l'autre main, tu prennes ma main et ne me lâches plus jamais.

-- Quoi ? La confiance ? Mais cela ne se dessine pas !

-- Si, cela peut se dessiner, c'est très facile : tu traces sur la feuille blanche, une main avec ses cinq doigts, une main qui tient une autre main, puis, tu fais deux yeux qui regardent bien droit devant, des yeux d'enfant qui n'ont pas peur...

Remarque, si la feuille de papier n'est pas blanche, c'est pas important, et si la main n'a pas cinq doigts, c'est une main aussi...

Ensuite, nous dessinons le rond ensemble, et, pour la lumière des yeux, on va faire avec celle de tes yeux à toi, que l'on va mélanger avec la lumière de mes yeux à moi. Aucune lumière, d'aucune paire d'yeux, d'aucun visage, toute seule, ne peut inventer le soleil, même si cette lumière entre dans ton ciel.

En fait, mon petit, si je n'ai pu te dessiner ni le cheval, ni l'âne, ni le renard, ni l'ascenseur, c'est peut-être parce que je n'ai pas su trouver les mots qui m'auraient servi de pinceaux ou de crayons pour te mettre en couleurs, toi et tout ce que tu voulais que je te dessine. Je n'ai vu que les bords découpés et déchirés de la feuille au delà desquels le crayon ou la plume ne pouvait que rayer la table... Et je suis allé jusqu'à croire que je pouvais dessiner la confiance !

Conte d'

Habibah, la petite fée des Neiges Equatoriales, été



337, lors d'une veillée familiale dans son village près du Col des Nuages Bleus...

Le petit singe

La cage était immense, très haute, avec de gros barreaux. Le singe, tout seul et très petit. Les gens passaient devant la cage, s'arrêtaient, intéressés, riaient, regardaient le singe, revenaient toujours, presque chaque jour de fête ou de repos.

Seule dans la foule, une femme ne riait pas. Une jeune femme, bien plus sympathique que belle. Les verres de ses lunettes toujours embués, les lèvres entr'ouvertes comme pour un cri, un souffle, un nom, un prénom, un mot retenu...

A chacune de ses visites au Grand Zoo de la ville, la jeune femme passait devant la cage du petit singe, se frayait avec peine un chemin dans la foule agglutinée, parvenant ainsi plus près des barreaux, toujours plus près...

Et le singe, lui, tout seul, que les dimensions de la cage rendaient encore plus petit, s'agrippait aux barreaux, gesticulait, grimaçait, criait, en perpétuelle érection, son membre dressé tel un doigt rose vers le ciel. Le ciel qu'il n'atteindrait jamais, bleu, gris, noir ou blanc... ni même les étoiles, au milieu de la nuit, pendant le sommeil des spectateurs, et le souvenir vivant de la très gentille jeune femme à lunettes...



Les gens, étonnés et ravis, n'en finissaient plus de passer et de repasser devant le petit singe. Parfois, c'était une houle de rires et de clameurs joyeuses qui déferlait d'un bout à l'autre de l'allée centrale du zoo.

Ce qu'il était tordant, ce petit macaque !
Effronté, coquin, sans complexes !

Affectueux comme un tout jeune enfant, mais plus hardi que le plus turbulent des garnements, débrouillard, téméraire jusqu'à risquer de se rompre le cou, et volontaire de surcroît !

A en juger par la façon dont il s'agrippait aux barreaux, l'on aurait cru qu'un jour enfin, à force de secouer tant et plus, de se tordre en tous sens, les barreaux allaient s'écarter...

Non seulement les gens venaient pour voir le singe, mais encore, peut-être précisément à cause du singe, ils venaient aussi pour voir tout ce qu'il y avait dans le zoo.

Dans les premiers temps, l'on ne se bousculait pas à l'entrée du zoo. La girafe au long cou n'impressionnait plus personne, le grand lion paresseux à la belle crinière, tout le monde savait que c'était un seigneur et qu'il était méchant même quand on ne se moquait pas de lui, et le Zèbre, après tout, n'était qu'un beau pyjama rayé.

De plus, les gardiens et les vendeurs de cacahuètes n'étaient pas très drôles...

Mais, lorsque le petit singe arriva dans son immense cage, venu de l'un de ces pays du Sud qu'on dit être le toit du monde parce que les montagnes y sont les plus hautes et les plus sauvages de la Terre, alors tout changea dans le



zoo... Et le petit singe se moquait de la pluie et des nuages sombres de ce pays du Nord ; de ces grandes " boîtes à habiter " de vingt étages s'étendant au delà du zoo ; de ces longues heures du matin et du soir qui n'étaient ni le jour ni la nuit ; de ce soleil aux rayons obliques ; des visages lugubres, silencieux ou indifférents, de beaucoup d'habitants de cet étrange pays ; de tous ces cheveux gris ; de ces grosses maisons intransportables, indémontables, à l'architecture compliquée ; de ces révérences ridicules et de ces sourires figés, sans joie, des employés du zoo.

Jour après jour, il vint de plus en plus de monde, les gardiens et les vendeurs de cacahètes, désormais, présentèrent le programme de la visite avec un brin d'humour et presque de gentillesse... Même le directeur du zoo, monsieur Arsène, un grand type au teint cireux et verdâtre, très sec et très cassant, qui ne souriait jamais, invectivait en permanence ses employés ; devint drôle à son tour...

Décidément, le petit singe avait une façon bien à lui de s'agripper aux barreaux. Et chaque jour, il s'élançait encore plus en hauteur. Allait-il finir par atteindre cette longue barre mobile, tout en haut de la cage qui semblait toucher le ciel ?

De ses quatre membres, de ses quatre mains, s'électrisait une force colossale, et même plus qu'une force : une détermination, une énergie presque surnaturelle. Et toujours, ce petit doigt au bout rose, tendu à l'extrême, impudique, provocateur, éclatant de santé, juteux comme un fruit mûr...



Un jour, la jeune femme, parvenue non sans peine au premier rang des spectateurs, saisit les barreaux à pleines mains, et les pressa très fort comme s'ils eussent été des poignets.

Alors, il y eut un regard, une hésitation, un instant, le commencement d'un sourire, une relation intense et silencieuse, un échange de syllabes inaudibles pour l'ensemble des spectateurs, un vocabulaire non conventionnel entre le petit singe et la jeune femme.

Voici la traduction de cet échange...

-- C'est vraiment chic de ta part de t'approcher si près de moi. Ne crains rien, Marie joli visage, Marie bien habillée, Marie goutte de pluie au bout de mon petit doigt, je ne salirai ni tes yeux, ni tes cheveux, ni ta belle robe, même si je m'explode comme la source vive et blanche jaillie d'entre les roches dures de la montagne de moi... Seulement, à cause de ton regard, je vais enfin pouvoir tordre ces satanés barreaux. Nous allons partir sans rien dire à personne, tous les deux. Pas longtemps, juste un tout petit voyage, un voyage au pays de tous ces visages au fond desquels on peut aller si loin... J'amènerai avec moi tous mes copains, et tu feras la même chose : tous ceux que tu aimes à tes côtés. Cela va faire une sacrée équipe, ensemble, on va bien rire !

-- Tu sais, coco, ton voyage, il me paraît bien long, en fait. Ce n'est pas l'envie qui me manque, de partir avec toi. D'ailleurs, quelle femme ne serait point tentée par une telle aventure ! Tu as raison, coco, il n'y a pas que le petit bout tendu, même quand il se voit comme le tien, mais tout cela, tout ce que tu exprimes, les gens que tu fais



rire, ta volonté d'écartier les barreaux, tu le vis à ta façon, en face d'eux tous, tu le projettes, tu l'éclabousses jusqu'au plus profond de leurs rêves, de leurs secrets, de leurs visages, de leurs attentes, de leurs étonnements, de leur histoire, de toute leur vie, en somme.

Tu es tout seul dans ta cage, mais la solitude, tu l'as vaincue, parce que, du matin jusqu'au soir, ils viennent, s'arrêtent, s'amuse, rient et te regardent. Entre eux et toi, c'est une histoire d'amour que tu vis, une vraie, une très grande histoire. Un peu comme une de ces légendes populaires d'autrefois où le troubadour était un orphelin de la route, illettré, mais bouffon, poète et magicien, balayeur de chagrins.

Je ne peux pas venir avec toi, je suis une habitante de la " Citadelle ", j'appartiens au monde des Infrastructures, des codes à barres et des références, j'ai aussi un mari, des enfants, une de ces maisons que l'on ne peut jamais démonter comme une tente. Mais je te crois, je te comprends, je t'aime, je suis avec toi, de ton côté, parce que je suis une prisonnière sans barreaux...

Et les jours, les saisons, les anniversaires et les fêtes, les histoires cachées des gens, les rires des enfants, la solitude des vieillards, les lèvres qui n'embrassent que des fantômes, les mains qui n'étreignent que des images ; la vaisselle cassée dans les déménagements, les parsécus dans le tiroir-caisse, le sourire satisfait du directeur du zoo, les fins de mois difficiles des gardiens et des vendeurs de cacahètes ; participèrent à l'immuable ronde du Système...



Le Système révisa quelque peu ses notions de valeurs, mais demeura toujours très confortablement assis sur les mêmes fondations.

Dans son immense cage, le petit singe s'agitait maintenant, tout en hauteur, juste en dessous de la longue barre mobile...

Il sauta, se suspendit à la barre, tourna, se balança, et puis, d'un seul coup, il s'immobilisa au-dessus du vide.

Il semblait alors réfléchir, calculant son coup. Visiblement, il se préparait pour exécuter un saut inhabituel. Ses yeux rivés aux barreaux, un instant, évaluèrent la distance entre la barre mobile et le bord supérieur de la cage.

Alors, il fit un demi-tour sur lui-même, le long de la barre, se présentant de dos aux spectateurs, et prépara son élan...

En bas, une voix féminine déchira le silence qui venait tout juste de se faire dans la foule immobile et pétrifiée de surprise.

-- Arrêtes, coco, ne saute pas. Tu vas te casser les reins ! Personne ne te demande d' exécuter une acrobatie pareille ! Tu m'entends ? Personne au monde ! Alors, redescends bien sagement, et continue à nous faire rire. Aujourd'hui, c'est la première fois que les spectateurs n'ont guère envie de rire ; ton idée, elle n'est pas très drôle, tu sais ...

Et le singe, exécutant quelques tourniquets préparatoires, oublia qu'il n'était qu'un petit animal inoffensif, une insignifiante créature au pays des guignols gris, alors, il s'écria, cette fois, d'une voix humaine puissante et décidée :



-- Oui, c'est vrai, tu as raison, personne ne me demande d'exécuter cette acrobatie, mais c'est bien moi, qui veut le faire, moi seul, tu comprends ? Cela vient de moi, de moi seul...

La certitude de me raccrocher aux barreaux, je ne l'ai pas vraiment... pas tout à fait... Mais je vais sauter.

Le singe sauta donc dans le vide, en arrière, tourna trois fois en l'air sur lui-même, et...

Autre

conte d'Azil...

A ses compagnons de l'expédition sur la Planète Morte, un soir, dans la fluorescence d'un ciel sans étoiles, à la veille de la découverte des ossements, sous la " coquille d'oeuf ".

Firmin le solitaire

Tous les décadis, le long de la piste de Bukenvo, vers le bourg le plus proche, il cheminait, Firmin le solitaire, dans le même costume à carreaux, avec sa casquette grise et ses souliers noirs, d'un pas égal, les mains enfoncées jusqu'au fond de ses poches.

Les promeneurs du décadi, en famille ou en groupe, le rencontraient, inévitablement.

Firmin le solitaire ne saluait jamais, marchait tout droit devant, sans un écart, aller-retour au bourg. Depuis des années, entre trois et cinq



heures, le décadi après-midi, dans un sens ou dans l' autre, on l' apercevait.

Sa promenade du décadi était un rituel, son unique sortie.

Il demeurait dans une petite maison délabrée, en bordure de la voie ferrée, à quelques kilomètres du bourg. Il travaillait à l'usine du pays, intégré dans une équipe d' assemblage de pièces détachées, ne parlait pas, ne riait pas, n' avait aucun contact avec ses camarades d' atelier. Il n' était pas du pays ; venu, un jour, avec son sac sur le dos, il se rendit à l'usine, fut embauché comme mécanicien, accepta ces tâches répétitives, tel un robot placé dans une chaîne de montage. Tous les soirs, il regagnait une maisonnette sans confort. Au début du mois, il payait son loyer.

Personne ne savait d' où il venait, ni s'il repartirait un jour. On ne lui connaissait pas de petite amie, et jamais, il ne se rendait à la ville voisine.

Les gens se demandaient bien ce qu'il faisait de son argent, puisqu' il ne dépensait rien et vivait sans besoins autres que ceux, très élémentaires, de son modeste entretien.

Un matin, le lendemain d'un décadi, des employés de la voie aperçurent sur le rail, un homme coupé en deux. C'était Firmin le solitaire, dans son costume à carreaux.

Il fut incinéré au Crématorium du village. Et comme nul ne vint réclamer ses cendres, l' officier municipal et les employés du service funèbre placèrent l'urne dans une alvéole, au sous-sol de la Maison du Peuple, se recueillirent quelques instants, puis, attribuèrent un numéro,



au-dessus du petit carré scellé. Au bout du délai de garde réglementaire, l'urne serait retirée, et les cendres éparpillées en plein champ.

L'usine s' agrandit, les jardins et les façades des maisons s' embellirent, il y eut des fleurs nouvelles, des fruits, des noces, des moissons ; les fermiers s' équipèrent en nouvelles machines agricoles, les dernières filles à marier se marièrent, les vieux du pays moururent dans leur lit, il y eut un ou deux infarctus, quelques virus inconnus sévirent dans la population locale, un homme se pendit dans une grange, les écoliers se réunirent autour d' étranges vestiges et de ruines mises à jour par les archéologues, quelques bonnes histoires, bien salées, de cocufiage, circulèrent de porte à porte. Un guérisseur, exerça ses talents, un sorcier jeta des sorts, un " fada", au fond des bois, recueillit des dizaines de chats errants, des " messes noires " attirèrent les femmes les plus médisantes, les doryphores dévorèrent les feuilles des pommes de terre ; une vache fut peinte aux couleurs du village, tirée sur le champ de foire, hissée sur la tribune d' honneur à l' occasion d'une exposition inter régionale où l'on ne primait que des bêtes sélectionnées, par un jeune paysan en mal de popularité qui voulut faire une blague...

Un enfant du pays, un jour, demanda à sa mère ce qu'était devenue cette naine difforme, bossue, impotente, aussi laide qu'un pou de lamina, aussi sale qu'un nombril encrassé, qui recevait, tous les décadis après-midi, un grand gaillard sec et maigre vêtu d'un costume à carreaux.



-- Vers la fin de l' hiver dernier, je crois bien, une veille de décadi, une fourgonnette de la Brigade Sanitaire s'est arrêtée devant la maison de la naine.

Je les ai aperçus en traversant la rue pour aller à la boulangerie : deux types en blanc, ils sont entrés dans la maison, sans frapper, ouvrant brutalement la porte, puis ils sont ressortis, tirant la naine hurlante comme un paquet de linge sale. Cela s'est passé très vite...

Carnets de route,
Eridan, été 636-ER-4.

La petite fille

A cet endroit, il ne passait que des hommes, depuis les longs bâtiments aux murs lépreux de ce faubourg de la cité ouvrière, jusque bien au delà du terrain vague s' étendant sur plusieurs kilomètres, de l'autre côté de l' unique route conduisant au camp.

Dans trois mois à peine, les bâtiments préfabriqués seraient démontés, ainsi que les baraquements du camp ; et le terrain vague, alors, monstrueuse plaie béante de cratères de boue, boursoufflé comme la peau d'un cadavre en décomposition, hérissé de piquets et de poutrelles métalliques tordus, rongés de rouille, encombré de déchets industriels, s'étendrait encore à l'infini, insultant le bleu du ciel, suant d' humidité crasseuse dans le brouillard jaune et gris.



Dans un autre pays, autour d'une autre ville, sous le même ciel, mais à des milliers de kilomètres de là, le camp et les bâtiments seraient remontés, en quelques jours, et d' autres hommes, ressemblant à ceux d'ici, aux visages cuivrés, blonds comme les blés ou noirs de peau, chemineraient sur une piste, entre les bâtiments et le camp, deux fois dans la journée.

Dans trois mois à peine... Et ceux d' ici travaillaient dans les bâtiments de ce faubourg, habitaient dans les cubes de tôle du camp, depuis près d'un an. Les chantiers, sur la planète, vont et viennent, au gré des démolitions, des reconstructions, des extensions de faubourgs... Les hommes, eux, suivent parfois les chantiers lorsque tous leurs projets ont avorté, et se mêlent aux populations locales les plus démunies. Qu'ils soient Enizoliens, Neurélabiens, Circadiens ou Atalantes, tous les chantiers se ressemblent : ils sont la même plaie béante à ciel ouvert, le même cheminement, le même creuset tribal.

Depuis la terrible histoire de la jeune fille assassinée, retrouvée en bordure du terrain vague, les hommes suivaient leur chemin, accélérant le rythme de leurs pas, ne s' arrêtant jamais, parlant très peu, la tête baissée en avant de leur poitrine, humbles créatures en vêtements de travail tachés de graisse.

Quelques enfants des école parfois isolés, traversaient la piste des travailleurs, traînant au bout de leurs petits bras, de très lourds cartables. Avant la macabre découverte, il n' était pas rare que l'un des hommes cheminant sur la piste, s' approche d'un enfant et lui propose de prendre



en charge le volumineux cartable, un moment, d'engager une conversation ou de partager quelque friandise...

Cette horrible histoire était passée dans le faubourg comme une foudre de glace qui aurait subitement pétrifié les esprits, frappé les carreaux des fenêtres d'une brutale gifle de givre. Plus aucun homme à présent ne se serait arrêté pour sourire à une jeune fille, se charger du cartable d'un enfant. D'ailleurs, depuis l'évènement, les femmes et les enfants du camp, lorsqu'ils revenaient du faubourg, passaient à travers champs, contournaient le terrain vague, marchant ou courant en petits groupes serrés.

Mais, pour comble de l'horreur, l'histoire de la jeune fille assassinée avait été suivie presque immédiatement par de mystérieuses disparitions d'enfants. De très jeunes enfants...

L'on racontait, par toute la ville qu'un réseau de prostitution enfantine s'était formé, et que des hommes d'affaire, des personnages pourtant très bien considérés et de bonne apparence, mais aussi des individus issus de milieux sociaux défavorisés, participaient à des enlèvements d'enfants.

Il régnait ainsi une atmosphère tendue, lourde de silences et d'absence de contacts chaleureux.

Chacun se murait dans la solitude de ses propres terreurs, se retranchait de ce monde de l'enfance qui était devenu inaccessible, tel un jardin enchanté entouré de hautes grilles et condamné. L'on avait même du mal à tendre la main vers ses propres enfants, les signes et les manifestations de l'affection la plus simple et la



plus naturelle disparurent. Quant aux signes plus profonds et beaucoup moins visibles qui étaient ceux de la communication et de la pensée, ils se replièrent dans une pudeur exacerbée par l'incertitude des sentiments éprouvés.

Les pères ne souriaient plus à leurs filles, les maîtres d'école ne retenaient plus un enfant après la classe, les hommes qui sortaient de la fabrique ne se chargeaient plus des lourds cartables des petits écoliers.

Heureusement, il y avait encore les mères...

Un matin, deux employés d'une entreprise de récupération de métaux découvrirent au fond d'un cratère de boue, dans le terrain vague, le corps d'une fillette âgée de six ans, revêtu d'une robe bleu ciel, recroquevillé dans la position d'un animal roulé en boule.

La veille au soir, cette petite fille s'était tout simplement perdue dans le brouillard, avait longuement marché sur la piste, dans le froid, puis la nuit, venait de rencontrer ces hommes revenant tête baissée de l'usine et fonçant tout droit vers le camp sans s'arrêter. Puis elle avait quitté la piste, s'éloignant de ces hommes qui ne la regardaient pas, était entrée dans le terrain vague, avait tourné en rond des heures durant jusqu'à ce que le brouillard se lève et que les étoiles s'allument...

Brusquement saisie par une bise glaciale, et seulement vêtue de cette petite robe, sans aucune protection, sans abri, au milieu de cet immense terrain découvert et jonché de déchets industriels, elle avait tout juste un peu pleuré, à peine crié, et l'effroyable morsure du gel lui était passée sur



tout le corps, avant qu'elle ne se roule en boule et meure dans le silence, les yeux et la bouche ouverts, loin des hommes, sous le regard glacé des étoiles...

Carnets de route,
Eridan, été 636-ER-4

L'homme condamné

C'était un homme qui se savait condamné. Condamné de quoi, il ne le savait pas. A dire vrai, il se savait condamné depuis le début de l' " expérience ", à la sortie du ventre de sa mère. Un jour, alors que sa " condamnation " s' était, pour la infinimème fois, couchée devant la porte de son monde, telle un chien jaune, maigre et pelé venu de la rue, il était monté dans un train, avec sa valise et ses rêves d'enfant, pour se rendre à la grande ville du pays. Et depuis ce jour-là, il consignait ses réflexions, ses pensées solitaires, sur des bouts de papier qu'il rangeait ensuite dans de grosses boîtes d' allumettes. Lorsqu'il en eut assez des boîtes d' allumettes, il enregistra ses écrits sur des bandes sonores. Alors le film de sa voix s' enroula dans de toutes petites boîtes rectangulaires. Ainsi put-il écouter son propre souffle, mais essayant en vain de capter le message, la vibration d'une autre voix, de toutes ces autres voix qu'il n' entendait jamais, il ne reconnut que son propre visage. Il eut tant



souhaité que ce fût lui, cet autre , ou, mieux encore, elle, se livrant ainsi, crûment, en toute intimité, en toute violence...

Qu'allait-il faire de tous ces bouts de papier, ficelés par paquets, de tous ces films de voix, rangés dans plusieurs boîtes en fer blanc ? Tout cela était inutile, inaudible, intraduisible, mais il fallait, à chaque déferlement de crêtes explosives sur une plage silence, que cela jaillisse, comme l'eau vive, issue de la source.

Pourquoi ? Pourquoi ? Le monde, autour de lui, n'en avait pas besoin.

Bien sûr, il y avait eu, de l'autre côté du silence, de l'indifférence, de la pâleur des jours, de la tiédeur des nuits, des cloisons ripolinées des chambres d'hôtel, ces rencontres fugitives, ces visages plus ou moins attentifs, quelques adresses, quelques ports, quelques rivages... Mais chacune de ces destinations inconnues, à peine entrevues, était elle même dans son propre accomplissement, et le monde, une ruche crépitant de bourdonnements saccadés, incompréhensibles mais audibles à l'excès... Une porcherie, une usine à yaourts, un musée de cire de guignols trépidants ; des images éblouissantes , translucides, sombres ou zébrées de hachures grises scintillant sur l'écran du monde, et des visages d'une virtuelle beauté, des regards cri explosant sur les murs d'une prison de verre...

Aujourd'hui, il n'était pas loin de la fin, l'homme condamné... Il le sentait confusément. Il venait même d'atteindre cette indifférence contre laquelle il s'était toujours battu, sa vie durant. Il se tenait là, debout, sur le pavé brillant et gris de



cet immense hall de gare, étourdi par les clameurs de la foule, agité de soubresauts d'émerveillements décolorés. Les trains n'arrêtaient plus de s'élancer le long des quais, ou de s'immobiliser. Le flot des voyageurs s'écoulait comme une bande magnétique déroulée brutalement.

Alors, tout ce que cet homme avait tant aimé, tant attendu dans sa vie, se dilua dans des larmes qui n'étaient plus des larmes parce qu'elles avaient séché toutes seules.

Encore une fois, il y eut un cri étouffé, désespéré, une secousse, un frisson, comme un rêve se préparant à regret au sommeil, entre des plants de salades invendus qu'un maraîcher abandonne dans un cageot fracassé, et, cette silhouette de jeune femme, ce visage, si délicat, au bout d'une très grande écharpe blanche, ces jambes et ces chevilles, les notes cristallines et cadencées de ces petits talons noirs...

Très vite, un attroupement se forma, l'homme gisait sur le pavé gris, ses lèvres remuaient encore.

Carnets de route,

Eridan, été 636-ER-4.



Le cosmonaute

Je vais mourir, prisonnier dans cette petite coque, aux confins d'un système stellaire périphérique d'une galaxie non répertoriée sur les cartes du ciel.

Comment me suis-je donc retrouvé catapulté dans cette région inconnue de l'espace ? Et que sont devenus mes compagnons de voyage ? Juste avant le grand choc qui allait se produire contre cet astéroïde gigantesque, nous avons rejoint nos coques aménagées, chargées de réserves de survie, puis nous avons quitté le vaisseau en perdition, projetés violemment dans l'espace, très loin de l'impact, si loin que nous n'avons ni les uns ni les autres, perçu le choc.

Normalement, avec nos vaisseaux Einsteiniens équipés de coques de secours, nous ne pouvions guère envisager d'exploration au delà des systèmes les plus proches de notre monde.

Je ne sais pas pourquoi j'écris ces mots sur un carnet de bord que personne, aucun être vivant, intelligent, ne trouvera jamais.

Mes réserves vont s'épuiser. C'est drôle, j'ai l'impression d'être ici, dans cette coque minuscule depuis une éternité, alors que physiquement je n'ai pas changé...

Sur notre monde, existent déjà quelques bonnes centaines, voire des milliers de langages différents, ainsi que de manières d'écrire ; parfois les signes, d'un langage à l'autre, n'ont rien de commun en apparence...



Alors ce que j'écris là ne représente rien, n'a de réalité que la mienne et va se perdre dans l'espace. Ce sera un message inconnu de plus, indéchiffrable, inutile, un témoignage, mais le témoignage de quoi ?

Lorsque j'étais un tout petit garçon âgé de six à sept ans habitant au bord de la mer, je passais des heures à me promener, au moment des grandes migrations estivales, le long des jetées, sur les plages, aux abords des terrasses de café, là où les gens se pressent autour des boutiques, dans la rue, aux spectacles folkloriques, dans les bals et les fêtes, autour des caravanes de restauration rapide, et je photographiais les visages avec mon petit appareil, des dizaines de visages, ensuite, je les regardais longuement, je les triais, je leur inventais une histoire, parfois je les plaçais, à demi enroulés dans des flacons soigneusement refermés. Et je les jetais dans l'océan lorsque je partais à la pêche avec mon père.

Ainsi pensais-je pouvoir les retrouver un jour, c'était ma façon de les aimer, de les garder avec moi sans chercher à les posséder.

Et aujourd'hui, explorateur de l'espace rejeté dans l'immensité, comme une photo en chair et en os dans un petit flacon, j'errais définitivement à la rencontre de tous ces visages qui s'étaient perdus, il avait bien fallu que je l'admette.

Tayguète

Antarès, jeune Neurélabienne du cap rocheux d'



Atarakbay. Texte publié dans la revue " Kosmolyric
" durant l'été 634.

Le monsieur tout noir...

En l'année 624, âgé de huit ans, je revenais à pied de l'école un soir d'hiver et comme tous les autres soirs, vers cinq heures, je passais par la rue haute qui conduisait directement à la maison de mes parents, au bout de la ville, derrière les remparts...

A vrai dire, la distance à parcourir entre l'école et la maison n'était pas excessive, tout juste deux petits kilomètres. Mais je trouvais cependant le chemin bigrement long, avec mon très lourd cartable. Au début du trajet, je peinais déjà.

Pour rien au monde, je n'aurais abordé un inconnu dans la rue, tout simplement pour lui demander de me porter le cartable : ç'eût été le prendre pour un brave guignol de passage, et je n'étais pas de nature, bien que relativement communicatif, à profiter de la bonté ou de la passivité des gens. Je n'aurais même pas demandé un tel service à une jolie et sympathique jeune femme bien habillée ressemblant à ma grande soeur.

Ce soir là, pourtant, en ce deuxième mois de l'année en lequel nous connaissions des températures hivernales anormalement basses à Enizola, le trajet me parut bien plus long que d'habitude.



J'aperçus un monsieur tout noir, noir comme du cirage jusqu'au bout des doigts, vêtu d'un beau costume et sans manteau, qui ne tremblait pas dans la bise glacée, marchant tout droit devant lui, d'un pas régulier, vif et résolu. Tout de suite, je sentis que ce monsieur là avait l'air très gentil, il souriait naturellement, et je me dirigeai vers lui sans aucune crainte.

Le cartable me sembla soudain si léger que je l'oubliai et le laissai tomber par terre. Le monsieur se précipita vers moi, ramassa mon cartable et me demanda où j'allais...

Durant tout le temps qu'il porta mon cartable et que je marchai à ses côtés, j'avais l'impression très nette que rien ne pouvait m'atteindre, que le monde entier bouillonnant et tourbillonnant jusqu'à l'extrémité de son histoire ne me ferait jamais plus peur, que des pierres ou des grêlons, même, jetés des plus hauts nuages, ne me feraient aucun mal, que le ciel ne me tomberait pas sur la tête, et que si toutes ces choses arrivaient quand même, cela ne m'empêcherait jamais d'avancer comme lui, tout droit devant...

Et quelle ne fut pas la surprise de ma chère maman, qui, dans l'encadrement de la porte d'entrée de notre maison, attendant mon retour, aperçut enfin son petit garçon marchant à côté du monsieur tout noir, le cartable au bout de son long bras !

Bien sûr, elle se confondit en excuses et me gronda quelque peu.

Le petit garçon de huit ans est devenu aujourd'hui ce jeune homme de vingt ans, en ce début de l'été 636, toujours à Enizola. Mais la



rue haute de jadis s'est élargie, de nouvelles maisons la bordent, et les remparts ont été démolis, depuis l'extension du parc Bételgeuse.

Au service d'accueil du bureau 14 des Messageries Planétaires, le petit écolier au lourd cartable rédige consciencieusement, avec humour, les messages des vieilles dames aux doigts déformés. A présent, une copieuse enregistreuse remplace le cartable. Mais la machine reste au bureau, et le chemin, beaucoup plus long jusqu'à la maison, est parcouru en bicyclette.

Entre hier et aujourd'hui, il ne reste plus que l'espace d'une très grande journée durant laquelle le monsieur tout noir vient de se prendre douze années sur la tête en ayant conservé dans mon souvenir, exactement le même visage...

Eridan, Enizola,
23-6-636-ER-4, souvenirs d'enfance.

AUTRES CONTES

L' humanuscule

Il bâtit... bâtit, bâtit...
Bâtit son nid...

Il a 30 ans.

Un double équateur de bourrelets, oui,
déjà ! À 30 ans, entre son hémisphère Sud



arpenteur de trottoirs et son hémisphère Nord dont la capitale pense et décide.

Il a signé un prêt bancaire... de 20 années... presque hésité sur 25.

Mais cinq ans de plus, cela ne payait ni le crépi, ni la véranda en sus.

20 ans... Il va la payer jusqu'au DEUG de son rejeton, sa maison formatée, s'il n'a pas fait un infarctus avant...

Quatre fois le prix qu'elle aurait coûté, lotissement « Les Alouettes », s'il avait pu la bâtir sans signer le prêt... En héritant, par exemple.

Il est cadre moyen dans une boîte qui vend et achète, se restructure et fusionne avec une autre boîte...

Sans battre de l'aile, la boîte affiche un bulletin de santé qui laisse présager une intervention prochaine dans ses éléments structurels. Autant dire que, tous diagnostics confondus, même si pour le trimestre à venir, la conjoncture est favorable, les Mondiopérateurs, pressés par leurs cohortes d'actionnaires, vont exiger un dégraissage en matière de coûts salariaux...

Il quitte « Les Alouettes » à sept heures du matin, il parcourt 40 kilomètres dans sa voiture pour aller travailler, et la boîte encore lui demande de crapahuter dans les embouteillages, sur les voies de contournement et dans les dédales des ensembles pavillonnaires de la mégapole voisine, peut être une centaine de kilomètres, autant de ronds points et de feux



tricolores, afin de négocier des contrats juteux, de débrouiller des affaires complexes, se débattre dans des situations relationnelles inextricables...

Il est de retour aux « Alouettes » à l'heure du journal télévisé, il gare sa Safrane devant le portail de son petit éden familial. Vanné, pompé, saturé d'objectifs commerciaux, l'estomac chargé de nourritures coulantes ou conditionnées en barquettes... Ou encore, s'il a pu se rendre au restaurant, tout confit d'un plat du jour plantureux, la tête bouffie de soucis professionnels car son travail consiste pour l'essentiel à vendre à des clients « potentiels », des produits et des services superflus.

Les commissions par les temps qui courent ne permettent d'acheter ni la chaîne Hi-fi, ni le dernier ordinateur.

Il a son samedi... Tout de même !

Mais le samedi, c'est pour les courses, le matin entre 10 heures 30 et midi, à Carrefour... Et la tondeuse, 1200 mètres carrés, l'après midi après la sieste du voisin de préférence. Et Patrick Sébastien le soir à la télé...

Les samedis soir de juin, l'on se fait en famille un petit barbe – cul discret... Si le vent vient du bon côté.

Aux « Alouettes », comme dans la plupart des lotissements pavillonnaires d'ailleurs, les chiens, des gros assez souvent, des « je monte la garde », aboient fort, surtout lorsqu'un cycliste inconnu s'égare dans le lotissement.



Dimanche matin... Un gros dodo jusqu'à 10 heures ou plus. Puis le tiercé, le repas dominical, la sieste, la promenade en auto quand il fait beau jusqu'à la lisière de la petite forêt apprivoisée à trois kilomètres au-delà de la sortie de l'autoroute, ou quand il pleut, une virée au centre commercial ouvert le dimanche pour admirer les beaux canapés, les cuisines intégrées...

Dimanche soir à la télé... Il hésite entre un thriller avec Tom Cruise sur la Une, ou Urgences sur la deux.

Depuis deux ans qu'il a bâti bâti, aux « Alouettes », il n'a pas encore fait son crépi. Il est tout de brique vêtu et financièrement nu comme un ver. Parce que la Safrane, en plus des traites de la maison, il faut la payer... Et l'un dans l'autre, les deux prêts, celui de la voiture et celui de la maison, cela fait plus de la moitié de la paye du ménage... Largement plus. A chaque fin de mois, il est raide comme un passe lacet et doit des sous partout.

Il bâtit, bâtit bâtit...

Bâtit sa vie, de tic et de toc, avec des projets de vacances qui ne vont pas plus au Sud que la rive Nord de la Méditerranée, pas plus à l'Ouest que la côte Atlantique. Des projets, des évasions, des étés, des campings et des bungalows tous reliés par des kilomètres d'asphalte. Il est l'omnibus dont chaque arrêt est une halte fric devant les distributeurs automatiques de billets. Et quand il



se fait avaler sa carte, il s'épuise en une diatribe enflammée contre sa banque...

Il bâtit, bâtit bâtit....

Bâtit son nid. De tout ce qu'il peut y couvrir dedans, jusqu'aux excréments de ses aspirations, jusqu'aux pollutions de ce qu'il consomme...

Quand il se connecte sur le site de sa jolie voisine, il assiste à un défilé de mode qui le ravit. Il se régale des expressions de son visage, écoute ce qu'elle raconte, explore tout ce qu'elle a de féminité de sa personne et de son atmosphère.

Il bâtit, bâtit bâtit...

Au gré de ses envies et de ses lubies, de tout ce qui est préfabriqué, normalisé, planifié, réglementé, aseptisé...

A quoi peut bien servir une cuisine intégrée lorsque, du lundi au vendredi, l'on ne consomme que des denrées en barquette, en plastique ou en boîte ; le samedi soir, la pizza du camion de passage, et le dimanche, si l'on cocufie sa salle à manger salon pour le menu gastronomique de l'hôtel des Acacias au beau milieu de tous ces messieurs dames en costume, tailleur, coiffure en chou fleur, moustaches à la Jacques Lanzmann et pochette de cuir à bandoulière ?

Il a bâti, bâti bâti...

Mais dans sa maison, il n'y a pas de bibliothèque. Il ne lit jamais de livres. Seulement des revues de sport, le journal de la région... Ce n'est pas un intellectuel.



Chez son voisin, il y a une très grande bibliothèque, en beau bois, avec de solides étagères qui supportent de gros volumes reliés de cuir. Mais le voisin ne lit pas, cependant. Il achète, pour 20 Euro en moyenne, tous les grands succès, les prix littéraires, les ouvrages à la mode que produisent les auteurs connus, les hommes politiques, les journalistes et les écrivains de renom. En plus des derniers romans de la saison, pour son épouse, il commande des encyclopédies Hachette, il est abonné à France Loisirs. S'il ne lit pas, alors pourquoi les achète-t-il tous ces livres ? Tout de même, il les survole un peu à temps perdu, pour avoir l'air de s'y connaître, les soirs de réception en compagnie de ses amis.

C'est que, chez le « Tabac Journaux » du coin, les rayons du milieu du magasin regorgent de tout ce qui peut sortir, se vendre, à grand renfort de publicité, avec des bandes rouges ou bleues autour des livres, et la sacro-sainte mention : prix Renaudot, Fémina, Interallié...

Les livres, c'est comme les denrées alimentaires, la mode, les programmes de télévision, les séries Américaines et les derniers films qu'on voit dans toutes les grandes salles de cinéma. Les livres sont aussi aseptisés que les poulets, le poisson et la viande... Peut être un peu moins tout de même. Ils sont là pour prouver que le monde existe bel et bien... Avec quelques malheurs certes, et un peu de contestation parce qu'il faut que cela remue les



tripes de temps en temps.

Les livres « non aseptisés » sont trop dangereux : ceux là, on ne les trouve pas dans les bibliothèques des municipalités de Gauche et encore moins de Droite, ni chez les libraires, ni chez le « Tabac Journaux » du coin.

Il a donc bâti, bâti bâti, notre « manuscule » trentenaire... Et, bon an mal an, le gâteau d'anniversaire se charge de bougies. Et les traites sont toujours là, fidèles au rendez-vous de la fin du mois !

Si l'on peut, on fera plus cosu que la Safrane, car le dos, sur des centaines de kilomètres, passé la quarantaine, sur un siège un peu raide, il se met à chanter manon parfois...

Quand le gâteau se charge de bougies, les habitudes changent... A la place du pantalon à doubles poches latérales on arbore la petite pochette en cuir ou la sacoche à rabats et bandoulière. Au lieu de s'asseoir sur le canapé les genoux croisés avec son assiette de charcuterie salade composée devant la télé pour le thriller, l'on prend ses repas à table, normalement, en famille.

Cinq ans après avoir bâti bâti, notre « manuscule », il a traversé une petite crise. La crise existentielle, le pourquoi et le comment, le sens du monde, qu'est-ce que l'on fait sur Terre et tout le tremblement ! Alors il s'est mis à avoir de la « vie intérieure ».



Le résultat fut désastreux : sa femme l'a quitté, ses enfants ont déserté le domicile familial. C'était devenu invivable pour tout le monde. Le meilleur de soi-même ne change pas la vie de ceux qui vivent auprès de nous, pas plus qu'il ne nous a changé nous-mêmes.

Il a essayé d'écrire un livre. Pas besoin d'être un intellectuel pour écrire un livre... Une histoire impossible, des gosses de banlieue dans une cité HLM en pleine explosion socioculturelle, des filles drôles et émancipées, des vieux qui ne voulaient pas aller en maison de retraite, des banquiers qui se révoltaient, des assureurs véreux repentis, des facteurs brûlant des tonnes de publicités en pleine rue, des femmes qui passaient la vaisselle par la fenêtre, ne faisaient plus ni lessive ni repassage... Le style y était, à peu près, sauf les mots qui n'existent pas dans le dictionnaire. Cela n'en finissait pas, trois cent pages... mais il y passait ses nuits, ses dimanches, ses congés...

A un océan de la conclusion, il a tout lâché. Il a renoncé, coulé coulé.

Non, on n'écrit pas un livre quand on passe sa vie aux « Alouettes », quand on est salarié, vendeur dans une boîte qui bat de l'aile et fusionne avec une autre boîte, et que l'on n'a ni les relations, ni les moyens ni l'environnement pour...

Pensez-vous, comment trouver le temps de se documenter, de composer, de relire, de corriger, de vérifier la concordance des situations, la



vraisemblance, le style, l'orthographe... Toutes ces heures où chaque paragraphe est comme un bout de terrain conquis, ces jours, ces nuits, ces mois, peuplés d'instant volés à la routine, avec les regards moqueurs ou indifférents des autres... Après huit heures d'activité professionnelle et de déplacements, sans contacts, sans relations, sans appuis... Autant vouloir faire sortir une forêt d'un désert. C'est de la folie, de l'utopie, du suicide moral...

La crise s'est tassée finalement, au bout de quelques années. Elle a fait comme tous les ronds dans l'eau : des rides concentriques de plus en plus espacées... L'épouse et les enfants sont revenus. L'épouse parce qu'aux « Alouettes » il n'y a que des abris de bus et le « Tabac Journaux » du coin, les enfants parce que, ailleurs qu'aux « Alouettes », on peut pas toujours squatter chez les copains branchés.

Il bâtit, bâtit bâtit...

C'est un « humanuscule », c'est à dire l'un de ces huit cent millions d'humains vivant dans des pays à économie développée, plus riche... ou moins pauvre que tous les autres humains de tous les pays de la Terre « en voie de développement ».

Par comparaison, je pense qu'un habitant de l'Ethiopie profonde, d'un village du Penjab ou d'une favella de Rio de Janeiro n'est pas un humanuscule.

L'humanuscule est un être aseptisé, qui bâtit, loge, squatte, consomme, pollue, se nourrit trop



bien, dont l'organisme se charge de scories, qui pense... ou ne pense pas, agit, vit, respire, use des tonnes d'eau, et pousse sur la terre comme un arbre sans racines et sans branches.

De ces quelque six milliards d'humains qui ne mangent pas à leur faim, n'ont pas assez d'eau, vivent dans une très grande misère, dont une bonne partie, répartis sur le continent Asiatique travaillent douze heures par jour et gagnent jusqu'à dix fois moins que nous en Europe, émergera bientôt une puissance qui foulera aux pieds notre civilisation. Mais ce monde là ne sera pas meilleur que le nôtre.

La maison de retraite

Fin octobre et sa pluie de feuilles mortes sur la maison de retraite...

Désastre de gâteau à la crème effondré sur une assiette à dessert après le repas de midi...

Fauteuils roulants repliés et rangés dans le fond du réfectoire, contre le mur du couloir...

Filles de salle en tablier rayé épongeant les tables, balayant les reliefs d'un repas dominical...

Somnolence bruyante de ronflements et de sifflements de poitrines, affaissements de silhouettes décharnées ou débordantes de rondeurs, dans le grand salon tout inondé de soleil d'automne...



Dehors, près de la grande porte vitrée dont les battants se referment toujours si lourdement, un petit pépère sec et tremblotant fume sa cigarette à la sauvette, pressant le bout jauni entre deux doigts aux ongles noirs...

Un immense après midi d'automne, tout doré de soleil déclinant, s'étire jusqu'à la cloche du soir dont le son rappelle celui qui annonce l'arrivée du train en gare...

Des dames et demoiselles, filles ou petites filles des pensionnaires, parce que c'est dimanche après midi, vont venir, puis repartir, les unes très bien habillées, en tailleur ou robe chic, offrant leur bras au vieux papa agité d'une frénétique danse de Saint Guy ; les autres en tenue plus sportive car, si l'on est venu ce dimanche, c'est aussi pour aller se promener avant de dire bonjour à la mémé.

Les feuilles qui tombent avant d'être complètement jaunies ont parfois une odeur délicate et quand elles frissonnent très doucement sur le sol dans la lumière presque tamisée d'un très bel après midi automnal ; l'élégance de certaines silhouettes, les sourires sur les visages, esquissent un décor de dernier acte, tels des traits d'aquarelle sur une toile palpitante de personnages fragiles et tremblants d'émotion.

Mille petites anecdotes d'une vie quotidienne, avec le cortège de préoccupations aussi personnelles que diverses, ont ainsi, quelques heures durant, rejoint des souvenirs anciens, des



visages disparus, des attentes renouvelées, de petits et gros bobos dans le cœur et dans le corps...

De nouvelles années aux couleurs d'octobre, puis de novembre, vont bientôt s'ajouter aux printemps et aux étés fleuris de ces belles visiteuses de dimanche après midi, alors que le givre de décembre et la glace de janvier auront depuis longtemps déjà, brûlé de noir les fleurs de la Toussaint jetées dans le pourrissoir du cimetière communal.

Imparable vieillesse, pourrais-tu m'épargner le désastre du fond de gâteau à la crème coulant sur le bord de l'assiette et salissant la nappe de papier ?
La terrible souffrance d'un soubresaut d'émerveillement cruellement empêché par le frottement d'une culotte mouillée ?

Le SDF

C'était l'un des trois SDF du pays, Rodolphe, le plus timide, le plus discret, le plus propre. Il ne tendait jamais la main aux portes des Supermarchés, à l'entrée des églises ou des établissements publics tels que la Poste ou la Perception. Il sonnait à la porte des maisons, demandait seulement aux gens s'ils voulaient bien à l'occasion, avoir recours à ses services car il savait faire beaucoup de choses : petites



réparations, entretien, jardinage, terrassement, bricolage...

Il se déplaçait en vélo, avec un énorme sac à dos, et une petite carriole attelée à son vélo. Il déambulait chaque jour, d'un bout à l'autre de la ville, dans les villages environnants, et par périodes irrégulièrement espacées dans le temps, il disparaissait, une ou deux semaines, parfois plusieurs mois...

Un jour, il fut invité à dîner dans une bonne maison, chez des gens très conformistes et très respectables mais très gentils. Un intérieur « tiré à quatre épingles », avec du mobilier sobre mais de bon goût, le genre de maison où l'on regarde deux fois avant de poser un pied devant l'autre... Le couvert était mis, une nappe blanche, des verres à pied, de belles assiettes, et le pain, finement coupé en tranches égales, déposé dans une petite corbeille en osier.

La conversation allait bon train, on parlait de l'air du temps, et Rodolphe, la serviette sur ses genoux, buvait le vin du maître à petites gorgées, puis coupait délicatement sa tranche de pâté. Un énorme pot de moutarde, format familial, avec une étiquette à moitié déchirée, trônait, presque vide, strié de longues traces brunes, bien grasses, au milieu de la table, le couvercle posé à côté de la bouteille de vin. Une odeur douceâtre issue du bocal se mélangeait aux senteurs des fromages découverts et réduits à l'état de lambeaux dégoulinants.



« Rodolphe, un peu de moutarde sur votre choucroute, voulez-vous ? »....

Il n'entendit qu'à peine la proposition formulée par la grande dame bien habillée, en face de lui, et s'empressa de vider son verre de vin.

Comment eût-il pu oser dire à la maîtresse de maison qu'il n'aimait pas la moutarde, et encore moins la grosse moutarde jaune de ménage, plantureuse et familiale, servie sur la table en énorme bocal ouvert à tous les coups de petite cuiller ?

L'on peut être SDF sans pour autant apprécier outre mesure la choucroute, les fromages qui coulent, les terrines en petits pots de verre achetées au Leclerc ou à l'hypermarché, les haleines chargées soufflées par des bouches avec le son de la voix.

Dans le petit chalet abandonné où il a élu domicile, Rodolphe possède l'eau courante, à la sortie d'un tuyau en plastique, une eau qui n'arrête pas de couler et qui vient tout droit de la montagne au-dessus du chalet. Il peut se laver en plein air, sans risque d'être surpris par ses voisins les plus proches habitant à plus de trois kilomètres de là.

Il enferme ses provisions dans une grande boîte en fer blanc : de gros biscuits vitaminés à la farine bise, quelques clémentines ramassées sur les marchés, des pommes, un saucisson à l'occasion, et, dans une vieille glacière rafistolée, il entrepose des bricks de lait et de jus de fruit. Il dort dans un épais sac de couchage,



lave ses vêtements et son linge à l'eau courante et les frotte au savon de Marseille, puis les met à sécher sur les branches des arbres.

Il a même creusé sa tombe, pour le cas où il viendrait à disparaître, une grande fosse rectangulaire de un mètre cinquante de profondeur, protégée par quatre dalles en béton récupérées sur un chantier. Et comme il a toujours été prévoyant, dans une poche de sa vareuse, avec ses papiers, il y a une lettre...

« Pour quand on le trouverait mort » : « Je ne dois rien à personne... Le pire, dans la solitude, c'est le regard des autres, surtout le regard des femmes, pour moi qui suis un homme...

Lorsque j'aperçois une femme très vieille, je la regarde comme si elle était ma mère. Quand je vois une femme de mon âge, il me semble que c'est ma femme ou ma sœur. Et quand je croise le regard d'une jeune fille ou celui d'une fillette, c'est ma fille que j'aperçois. Cependant, je n'ai jamais eu, de toute ma vie, ni mère, ni sœur, ni femme ni fille... Je voudrais être enterré là où j'ai fait mon trou. Et je lègue à mon notaire seulement la peau de mon trou de bale »...

Démostène

Démostène est un bambin de quatre ans, tout seul dans la grande maison familiale...



Papa avait fermé les placards à clef, caché la pharmacie, barricadé la porte de la cave et celle du grenier. L'enfant pouvait aller à sa guise dans toutes les pièces de la maison. Il n'y avait ni boîtes d'allumettes, ni clou, ni objet pointu à portée de sa main.

Mais dans le salon, tout au-dessus d'une haute commode, trônait un aquarium avec de jolis petits poissons que maman avait payés très cher...

Hardi, Démostène, et bouillant comme un pot de soupe sur une plaque électrique rougie, il empile sa grosse boîte de cubes, un petit tabouret, un wagon de bois de son train, et se hisse au niveau de l'aquarium... Il plonge l'une de ses mains dans l'eau, attrape les poissons, puis les jette, un à un, dans une grande bassine qu'il a récupérée sur l'évier. Les poissons nagent, frétilent, tournent en rond...

Comment ça pleure, un petit poisson jaune et bleu, avec des nageoires en dentelle et de la lumière sur le dos ?

Démostène a repéré une bonbonne avec son bouchon de liège, dans un coin de la cuisine.

Maman avait fait du vin de noix, jeudi dernier...

Papa n'avait pas bien refermé les portes du bas du placard sous l'évier. Et là, oh miracle ! s'alignaient trois ou quatre bouteilles à étoiles emplies de vin rouge, le vin que l'on boit tous les jours à table parce que n'étant pas riche, l'on n'achète que rarement du vin bouché.



Maman, après avoir transvasé le vin de noix dans des bouteilles qui, elles, étaient rangées dans la cave, avait rebouché la bonbonne car il restait un fond.

Démotène fit sauter le bouchon de liège, et vida dans la bonbonne les bouteilles de vin rouge. Puis il remit le bouchon qu'il enfonça à peine. Il colla sur son ventre la bonbonne, le goulot pointé vers le bas, puis la brandit comme un énorme pénis et s'approcha de la cuvette. Il fit sauter le bouchon et le vin se répandit à flots dans la bassine.

Lorsque papa et maman revinrent dans le milieu de la nuit, ils aperçurent la bassine, les poissons morts, ventre affleurant à la surface.

Le petit Démotène, très content de lui, expliqua à ses parents ce qu'il avait fait : « J'étais un vieux pédophile exhibitionniste, les poissons étaient des petites filles, et je pissais tout rouge... »

Maman, qui trouvait que la maison était trop petite, pas assez belle, trop perdue dans la campagne, et que son petit garçon passait trop de temps à faire des dessins ridicules, avait acheté ces poissons parce que le vendeur lui avait dit qu'ils étaient rares et qu'on ne les pêchait qu'en Tasmanie... Maman aimait les chanteurs à la mode dont on se rappelle tout de suite le nom, les vedettes de la télé, les grands auteurs, les as du Show-Biz et la culture générale du promoteur qui nous avait remis les clefs de notre maison.



Le jour du vin de noix, elle avait signé un prêt bancaire de cinq ans pour acheter un tableau d'un peintre célèbre. Le tableau, accroché dans le salon au dessus du canapé, avait détrôné le beau dessin de Démostène, qui n'avait jamais fait rire personne, et qui représentait un car de papys et de mamies arrêté devant un Mac Donald.

En 2077, une arrière petite fille de Démostène ouvrit un vieux carton ficelé, couvert de moisissure et de poussière, qu'elle venait de dénicher sous un amoncellement de caisses et d'objets hétéroclites, dans le grenier de sa maison.

Ce carton contenait tous les dessins de Démostène. Des dessins que personne n'avait jamais vraiment regardés, qui dormaient depuis quatre ou cinq générations, et que l'on avait cependant conservé...

Une cousine de Démostène les avait récupérés, lorsque la maison fut vendue. En ce temps là, autant que l'on se souvienne, la cousine Elisabeth était la seule personne de la famille qui se marrait en regardant les dessins. Elle disait : « Si Démostène, tout petit, n'avait pas eu cette idée de « pisser rouge » pour faire peur aux poissons que dans sa tête il voyait comme des petites filles, il n'aurait jamais, par la suite, traduit par ses dessins, les rêves interdits, ni dépeint à sa façon les situations les plus drôles ou étranges dans les quelles les gens se débattent ».



Monsieur Cayeux

Il se nommait monsieur Cayeux, mais personne dans la ville ne lui donnait du « monsieur »...

C'était un homme âgé d'environ 45 ans, célibataire, chômeur de longue durée, qui demeurait avec sa mère dans une petite maison ancienne. Il n'avait qu'une seule passion : la bouteille.

Oh, vains dieux ! Qu'est-ce qu'il s'enfilait comme canons, litrons, demis de bière, petits verres de calvados et autres apéritifs !

Sa mère avait déclaré à mon père et à ma belle-mère, un jour d'avril 1970 :

« Je ne sais plus quoi faire de lui... Quand il n'est pas fourré au bistrot, il est là, chez nous, la tête entre ses bras sur la table, affalé, somnolent, je lui cognerais dessus, il ne sentirait rien. »

Mon père répondit alors à cette brave dame :

« Justement, madame, j'ai besoin d'un ouvrier, d'un « arpète » à vrai dire, pour effectuer de gros travaux de déblaiement et de terrassement.

Je retape une vieille bicoque et je puis vous assurer qu'avec mon épouse, une telle entreprise nécessiterait l'emploi d'un ouvrier. C'est pas croyable le boulot qu'il faut abattre ! »

Et monsieur Cayeux fut un bon ouvrier !

Je le revois encore, revêtu de son bleu de travail, soulevant les sacs de gravats et de ciment, les pierres énormes, maniant de lourdes poutres, le pic et la pioche... Je travaillais à ses côtés, venu



chez mon père à l'occasion de courtes vacances. Nous formions tous deux une bonne équipe d'« arpètes ». Nous étions peu causants certes, mais efficaces...

Et j'en ai donc passé, des heures, avec monsieur Cayeux, dans la poussière et les gravats, soulevant des planches, montant des échafaudages, effectuant de nombreux aller-retour dans le gros camion Citroën de mon père, si chargé que le plancher en touchait presque la route !

Nous avons passé ensemble de bons moments, nous nous octroyions sous le regard bienveillant de mon père, des pauses café ou casse croûte, l'on se roulait une cigarette, et nous repartions au boulot.

Nous étions les seules personnes, mon père, Janou et moi, en cette bonne ville du Pas de Calais, Montreuil sur Mer, à l'appeler monsieur Cayeux.

Pour les autres, tous les autres, des notables jusqu'aux poivrots, il n'était connu que sous des noms d'emprunt, des sobriquets.

Monsieur Cayeux, c'était un monument dans son genre !

.....

Le Shadok

Ce n'était pas un homme, mais un Shadok...



Le shadok voulut témoigner de ce qu'il avait vu. Pour cela, il émit des odeurs, articula ses pattes en les agitant légèrement comme une tige de blé très jeune portant de tous petits épis, fit suinter d'entre ses mandibules en courtes cordes de guitare desséchées et sinueuses, des filaments de salive brillant comme des aiguilles de glace où la lumière se décompose, puis il pulsa par contractions rythmées de son abdomen, des signaux inintelligibles pour les hommes...

Il essayait de nous raconter comment il s'était perdu lorsqu'une force noire l'avait brutalement évincé du pays de la Connaissance absolue et universelle, pour le jeter dans un autre pays en lequel on lui fit croire que la connaissance avait été détruite.

Il tentait également de nous expliquer que depuis hier à peine, il était parvenu sur un monde où les habitants affirmaient être propriétaires de la Connaissance.

.....

L'astronaute

L'astronaute tournait en rond dans sa capsule, à l'intérieur d'une planète creuse dont il ne cessait de circonscrire l'enveloppe bleue le jour et noire la nuit, du trait incessant de son vol. Il se mouvait comme une très petite boule tout autour du ciel intérieur de la planète...



A la surface de ce ciel, transparaisait d'un voile lointain, des essaims d'étoiles et des mondes innombrables qu'il ne connaîtrait jamais.

Il pouvait aussi devenir tout petit et voyager dans un grain de poussière : n'y avait-il pas là, un autre univers ?

Avant d'être astronaute, il avait piloté des avions, conduit des autocars, traversé tous les pays de sa planète, et dans son enfance, parcouru tous les chemins autour de son village...

Mais il était prisonnier de la planète creuse dont il ne cessait de faire le tour à l'intérieur de sa capsule.

Depuis le centre du grain de poussière jusqu'aux essaims d'étoiles, une brume de lumière aussi fugitive que l'éclair blanc d'une nuit d'été, entrait parfois dans la mémoire de l'astronaute. Mais l'écorce céleste de la planète creuse ne révélait rien d'autre que l'intuition de cette lumière...

Et la planète creuse, c'était l'astronaute lui-même...

.....

L'imaginaire suspendu par des fils de lumière au-dessus du tableau raté...

C'est le monde, étalé dans la laideur de son actualité, qui crépite de toutes ses escarilles noircies, comme sur une toile couverte d'images corrosives, hérissée de petites crêtes dentelées, parcourue de visages déchirés, exaltée



d'ecchymoses, raclée au couteau, vibrante de musiques métalliques et dont le cœur démesurément étiré sous les plis de la croûte primaire, s'efforce de battre sous le soleil... Mais le soleil est voilé, grillagé, ne diffuse qu'une haleine de four puante d'œuvres culinaires, et sa chaleur malsaine s'insinue dans les veines annelées qui se croisent et s'entrecroisent entre la toile et la croûte de la toile. Les images corrosives, les visages déchirés, les vomissures de feu et les postillons incendiaires de ce soleil grillagé qui tombent sur la toile sont gris et huilés, il n'y a ni tendresse ni élans ni sourires ni bonté ; seulement de l'indifférence, des mots inutiles, des regards concupiscent, de la poussière de soute, des eczéma renouvelés, des liasses de billets de banque froissés, poisseux et identificateurs d'existence reconnue...

De petits personnages griffonnés à la hâte, parfois surmontés ou entourés d'épaisses raclures au crayon noir, imitent dans une drôle de sarabande dévoyée ressemblant à une transe de derrières en fête, un dessin animé proscrit par des arbitres de touche n'ayant rien compris au sens de la danse. Mais le dessin circule sur le terrain entre les joueurs fatigués après l'orgie des compétences, de la rentabilité et des performances perforatrices. Le dessin se fige, s'arrondit et roule jusqu'à la ligne de but adverse...



D'un bout à l'autre de la toile, l'artiste dément et adulé et surpayé a griffé toutes les concrétions mouvantes, inventé de nouvelles crêtes discontinues, noires et émaillées d'épines cassées...

Les visages se sont enduits de lumière molle, les liasses de billets sur la toile n'ont qu'une épaisseur illusoire, mais les hiéroglyphes aux pattes de mouche semblent effectuer des transactions scélérates entre des territoires aux hachures irrégulières, circonscrits par des lignes provisoires...

La corrosion attaque la trame, des trous aux lèvres brûlées s'enfoncent dans la croûte primaire où des galeries se forment, telles des veines putrides qui finissent par éclater et répandre du sang noir ressurgi des entrailles de la croûte par de petits cratères charbonneux.

.... Il fallait, devant ce monde étalé comme un tableau raté, un regard libre, un regard régénéré, un regard qui ne soit pas celui d'un juge, d'une victime, d'un condamné, d'un profanateur ou d'un illuminé... Un regard différent de tous les autres regards...

Il fallait, par delà et même à l'intérieur de toutes ces noirceurs, un drôle de coup de patte pour redessiner ces petits personnages, bleuir les hiéroglyphes aux pattes de mouche, reconstituer le puzzle des visages, enluminer la toile, colorier les hachures, et surtout, « atmosphériser » tous ces petits bouts d'images éparpillés que l'artiste



avait bien semé dans son ciel mais pas jetés sur
la toile...
Là où il n'y avait que laideur, grisaille,
indifférence, griffures, dureté et corrosion, était-
il encore possible d'embellir, de pardonner,
d'extraire de l'immaculé, et de circonscrire
l'ensemble du tableau d'un regard aussi bleu que
libre, au royaume d'un imaginaire suspendu par
des fils de lumière au-dessus de la nuit ?

FIN